

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RENDEZ-VOUS

SUIVI DE

SALLE D'ATTENTE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-EVE LEBLANC

DÉCEMBRE 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je souhaite d'abord remercier ma directrice, Martine Delvaux. Chaque question, chaque suggestion et chaque commentaire formulé m'ont grandement aidée à réaliser ce projet. Merci de m'avoir accompagnée tout au long de ce lent processus, avec beaucoup de franchise, de compréhension et de sensibilité.

Je remercie également mes amis de m'avoir soutenue, toutes ces années. Vos encouragements, votre intérêt et votre écoute m'ont donné la force nécessaire pour mener à terme ce projet. Un merci tout spécial à Hélène d'avoir accepté d'être ma première lectrice, avec tous les risques que cela comporte...

Je tiens aussi à remercier mes parents. Vous, les premiers, avez compris les raisons pour lesquelles je voulais écrire ce texte. Merci pour votre ouverture et vos encouragements. Je vous aime.

Enfin, merci aux deux hommes de ma vie, Yan et Frédéric. Yan, merci de croire en moi. Et toi, mon beau Frédéric, ce texte n'aurait pas été ce qu'il est, sans ton passage dans mon ventre et ton arrivée dans ma vie.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
PARTIE 1	
RENDEZ-VOUS.....	1
PARTIE 2	
SALLE D'ATTENTE.....	71
BIBLIOGRAPHIE.....	101

RÉSUMÉ

Rendez-vous est une œuvre de fiction dans laquelle l'auteure, sous les traits de la narratrice, recherche sa mère biologique, qu'elle n'a jamais revue après que celle-ci l'ait donnée en adoption. Cette recherche se réalise par l'écriture du roman, qui les met toutes deux en scène. La narratrice effectue un voyage dans le temps et retrouve la jeune mère dans la salle d'attente du département d'obstétrique d'un hôpital. Sous le couvert de l'anonymat, elle l'observe, se questionne et tente de percer le mystère de cette fille inconnue qui l'a mise au monde. Alors que le temps semble arrêté à l'intérieur de la salle d'attente, les semaines se succèdent, au cours desquelles la narratrice apprend à son tour qu'elle est enceinte. Les questions se multiplient et l'urgence de trouver la vérité sur ses origines se fait sentir. En suivant la trace de sa mère biologique à travers les méandres de l'hôpital, des souvenirs d'enfance, des fantasmes, des épisodes inventés, de nouvelles interrogations se juxtaposent et se font écho, comme autant de vases communicants.

L'appareil réflexif *Salle d'attente* permet de comprendre comment l'écriture a bouleversé le projet de rencontre initialement conçu par l'auteure. Pour bien saisir les étapes qui ont jalonné son parcours, celle-ci retourne dans la salle d'attente de *Rendez-vous*, la nuit. Dans le silence du lieu déserté, elle décrit d'abord comment elle s'y est prise pour recréer le plus fidèlement possible le personnage de sa mère biologique, en interrogeant les traces de cette présence fondatrice. Assise dans la salle d'attente, elle comprend, devant l'échec de sa démarche, inspirée par la lecture du texte de Maurice Blanchot, *L'attente l'oubli*, qu'elle doit abandonner ses attentes et apprendre à attendre. De cette manière, l'absence de sa mère lui apparaît comme seule vérité tangible que l'écriture lui permettra d'explorer et de transformer. C'est à la lecture des deux premiers tomes de la trilogie de Bertrand Gervais, *Logiques de l'imaginaire*, qu'elle parvient à saisir de quelles manières s'est élaborée au cours de sa vie la figure de sa mère biologique, une figure traduisant une double absence – absence d'une mère et des souvenirs de sa présence. Ce texte explique comment la recherche de la vérité par l'acte d'écrire n'est possible qu'en abandonnant toute attente, toute idée préconçue, tout espoir de réussite et qu'en se rendant disponible aux mouvements intérieurs et extérieurs.

Mots-clés : Origine, mère, grossesse, attente, absence, figure, labyrinthe, écriture

RENDEZ-VOUS

Cette veine interrompue
que mes bottines écartent
m'entraînera-t-elle où basculent mes rêves?

Rappelle-toi d'où nous venons
et où nous mènerons nos pas

cette traversée	derrière les forêts
nous prolonge	rappelle-toi d'où nous venons

«Les passages animés»
François Turcot, *Derrière les forêts*

J'ai trois ans, peut-être moins. Ma mère vient me border; elle s'assoit sur le lit et dit à voix basse *on va prier ensemble*. Chaque soir on remercie le petit Jésus avant de s'endormir. On a beaucoup de chance, on ne manque jamais de rien, et c'est précisément grâce à lui, paraît-il. Ma mère dit *on va prier pour tes trois mamans : la maman qui t'a donné la vie, la maman qui te donne tout son amour et maman Marie qui est au ciel*. J'ai trois mères. Ce n'est pas tout le monde qui peut en dire autant.

J'ai toujours su pour mon adoption. Enfin, du plus loin que je me souviens. Ma mère m'a souvent raconté qu'enfant, je le répétais à tous vents: aux chauffeurs d'autobus, aux maîtresses d'école, au curé, au laitier, à mes camarades de classe, bref, à tous ceux qui ignoraient que j'étais une petite fille spéciale. Pourtant, je n'ai pas le souvenir d'avoir été obsédée par cette idée ni d'avoir voulu retrouver ma vraie mère. J'ai bien, déjà, rêvé d'être l'enfant illégitime de Mitsou ou de Julie Masse, mais c'étaient des histoires que je me racontais.

Aujourd'hui j'ai trente ans. Les années ont passé et la prière du soir a cédé le passage à un cortège de réflexions aux thèmes récurrents. Ma tâche d'enseignante, l'homme allongé à mes côtés, l'embryon qui germe peut-être dans mon ventre, la poussière qui s'accumule dans les recoins de la chambre, la femme d'où je viens.

Mon adoption intrigue les gens. Quand ils l'apprennent, ils veulent toujours savoir si j'ai déjà essayé de *la* retrouver. C'est immanquable. Je peux lire dans leurs yeux à quel point cette éventualité les excite. Sans attendre ma réponse, ils se projettent dans l'émouvante rencontre. Et quand je leur explique que je n'ai jamais rien tenté de tel, ils sont étonnés, parfois même choqués d'apprendre que ça ne fait pas partie de mes plans. Comment puis-je supporter un si grand mystère? Au fond d'eux-mêmes, je pense qu'ils ne me croient pas. Ils enregistrent pour moi les retrouvailles télévisuelles pathétiques où des gens ordinaires donnent en pâture leur propre drame. Assis devant le petit écran, ils imaginent qu'ils ont eux aussi une autre mère, une mère pleine de possibilités, une mère vierge d'histoires, de querelles et d'attentes déçues. Mais après y avoir bien réfléchi, ils disent comprendre mes réticences. L'entreprise, a-t-on entendu dire, comporte des risques. Ceux qui partent en quête de leurs origines reviennent parfois bredouilles et souvent désenchantés.

Mais voilà qu'ils pourront se réjouir, le vent a tourné. Je commence mes recherches. Je n'ai pas besoin des registres officiels, des sites Internet spécialisés, des chercheurs des émissions de télévision. Je sais où la trouver.

La Cité de la santé. J'arrive à l'avance. Le département d'obstétrique est situé au deuxième étage. On est au début de l'année 1981. Le nouvel hôpital de Laval fête son troisième anniversaire. Au milieu d'une vaste étendue de terrains vagues, de champs et de nouveaux développements s'élève le centre hospitalier, tel un champignon nucléaire figé dans le béton quelques secondes après l'explosion. Il est difficile de croire que son architecture ait déjà été au goût du jour. Un vestige de la guerre froide en plein Laval. C'est à l'intérieur de ce bâtiment que je viendrai au monde. Dans cinq mois, jour pour jour.

Je me poste derrière une fenêtre du couloir qui mène à la salle d'attente où *celle-qui-m'a-donné-la-vie* doit se rendre dans la prochaine heure. Sous mes pieds, le linoléum a un éclat que je ne lui aurais jamais soupçonné. Du deuxième étage, je peux apercevoir les voitures se garer dans le stationnement de l'hôpital. Une minifourgonnette, une *station* puis trois berlines. Appuyée sur le cadre de la fenêtre, je plisse les yeux pour mieux distinguer les conducteurs qui se dirigent vers l'entrée principale. Pendant que j'assiste à ce défilé ininterrompu de véhicules, des flocons de neige s'entassent sur le bord de la fenêtre. Une *Rabbit* de couleur rouge flambant neuve s'arrête à la guérite. Une main attrape le ticket que lui tend l'homme dans la cabine.

Je vois *celle-qui-m'a-donné-la-vie* descendre de la voiture. Elle porte un manteau à capuchon et reste plantée là un moment, le nez levé, à jauger le monstre de béton. Alors qu'elle retourne à l'intérieur de la toute petite automobile, je me dis qu'elle a changé d'avis, qu'elle a décidé de rebrousser chemin. Mais non. Elle prend son sac et referme la portière. La silhouette encapuchonnée rejoint l'allée piétonnière qui borde le stationnement. Son pas n'est ni pressé ni lent.

Pendant qu'elle attend aux portes de l'ascenseur, un souvenir me propulse 28 ans en arrière. Attachée à une civière, ne pouvant remuer que les mains et les pieds, j'aperçois une aiguille s'approcher de mon œil. Même si je ne ressens aucune douleur, je sais ce que la main qui la tient tente de faire. Avec du fil et une aiguille, elle coud ma joue! Où sont mes parents? J'étire le cou et promène mes yeux de gauche à droite pour trouver où ils se cachent. Autour de moi, il n'y a que des visages inconnus, des femmes et des hommes vêtus de blouses blanches. Leurs yeux, leur voix et leurs mains m'emprisonnent et m'étouffent encore plus que les bandes de tissus qui m'immobilisent. Quand leurs corps s'écartent, j'entrevois une porte. Avec toutes les forces qu'il me reste, je me cabre au maximum et je crie : Maaamannnnn! Je crie de plus belle, avec l'espoir qu'elle réponde à mon appel. J'ai mal à la gorge à force de hurler. J'entends au loin sa voix qui répète mon nom, comme on discerne la lumière au bout du tunnel. Je ne comprends pas pourquoi elle ne vient pas me chercher, pourquoi je l'entends mais ne la vois pas. Puis, comme si le ciel avait entendu mes prières, l'aiguille s'éloigne enfin. Une femme en blouse blanche détache mes liens, me porte dans ses bras et me conduit de l'autre côté de la porte. Elle est là, ma mère, qui essuie ses larmes avant de me prendre dans ses bras. Dans mon dos, je reconnais un son de papier d'aluminium. Une fois qu'elle m'a reposée par terre, elle s'empresse d'ouvrir le sac de chips Humpty Dumpty qu'elle a acheté pour moi. Le bonhomme en forme d'œuf vêtu de culottes courtes me sourit pendant que mes mains s'agrippent à l'emballage. C'est mon tout premier souvenir.

Au bout du couloir, les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Des bottes mouillées crissent à chaque contact avec le plancher. Les pans d'un manteau ouvert balaient l'air derrière moi. Un léger frisson me parcourt pendant que retentissent au loin les sirènes d'une ambulance.

Je vais trouver *celle-qui-m'a-donné-la-vie* là où elle n'a pas pu faire autrement que de se présenter : chez le médecin. J'ignore les événements qui se sont produits durant les neuf premiers mois de ma vie, mais je devine qu'elle n'a pas échappé aux suivis de grossesse. Échappé. Le mot est bien choisi. Elle est pareille aux détenus en libération conditionnelle qui doivent se rapporter aux autorités à intervalles réguliers. À la différence près que son agent de probation à elle, c'est le médecin.

Des fois, je pense : que serait-il arrivé si j'étais, comme elle, tombée enceinte à dix-huit ans? Dans ma tête se superposent des images apocalyptiques, comme des lendemains de bombe nucléaire ou de tsunami. Partout gisent des morts; des villes ont été mises à feu et à sang; aux frontières, des réfugiés s'entassent dans les tentes. Et comme on se réveille d'un cauchemar, il me revient que j'ai trente ans, et que, Dieu merci, j'y ai échappé.

Mais pas *celle-qui-m'a-donné-la-vie*. Elle fait partie des réfugiés, mais elle est toute seule à errer dans son camp, avec cet embryon qui ne veut pas décoller. La condition pour revenir au pays est d'en être débarrassée. Elle vient de loin, de la *région*. C'est une phrase mystérieuse, une hypothèse tout à fait vraisemblable que la travailleuse sociale aurait avancée. Quelle région? J'hésite encore. Je jongle avec plusieurs idées; avoir le choix, c'est l'avantage de ma méthode de recherche. Selon mon humeur, je choisis une ville différente comme on sélectionne une destination voyage, en pesant le pour et le contre, en se demandant où on a envie d'aller. La Gaspésie ou la Côte Nord sont des régions plus attirantes que le Centre du Québec et les Bois Francs, c'est certain. Les Escoumins, Matane, Nastashquan, Carleton-sur-Mer? Je me dis qu'un jour j'entrerai dans un village en ayant une sensation de *déjà vu*, que j'arpenterai les rues comme celle qui revient chez elle après un

long voyage, qu'un petit garçon courra dans ma direction et me sautera au cou en criant mon nom, que les portes des maisons s'ouvriront et que des visages souriants me reconnaîtront. Le cliché romantique est une voie facile pour les adoptés.

– Vous avez rendez-vous avec le docteur?

– Oui.

– Élise, c'est bien ça?

– C'est ça.

– Vous pouvez vous asseoir, mademoiselle.

Élise? C'est curieux, je ne m'en souviens pas. Pourtant, j'ai bien dû entendre prononcer son nom des centaines de fois quand j'étais dans son ventre. *Élise, le souper est prêt. Salut, Élise! Élise, tu viens chez Francis vendredi? Élise, viens m'aider avec la vaisselle. Élise, tu peux me passer le sel? Tu m'excites, Élise. À demain, Élise! Je peux jeter un œil à ton devoir de maths, Élise? Va chier, Élise. Élise, ton père et moi... Je t'aime, Élise. Ça va pas, Élise? Posez votre question, Élise. Pousse, Élise! Pousse!* Je croyais qu'une fois révélé, son prénom trouverait écho quelque part dans ma cage thoracique. Même en prêtant l'oreille, je n'entends que la musique qui s'écoule de la salle d'attente.

Avant de partir pour l'hôpital, j'ai mis dans mon sac le matériel nécessaire pour mener mon enquête : un calepin et un stylo. J'aurais aimé pouvoir les ranger dans une petite poche de ma chemise, mais les chemisiers pour femme n'en ont pas. J'ai écrit mon nom en lettres moulées sur la couverture en carton, comme ma mère le faisait sur chacun de mes cahiers Canada avant la rentrée scolaire. Je fais glisser la page-couverture le long des anneaux en plastique pendant que je coince entre mes dents le capuchon de mon stylo.

Élise

Élisabeth

Elisheva

Mon Dieu est mon serment

Quand j'avais sept ou huit ans, je passais des heures à jouer les espionnes. C'est-à-dire que je rampais de la cuisine au salon, du salon à l'escalier, de l'escalier à la salle de bains, sans que ma mère ne me voie. Accroupie derrière l'îlot, je guettais l'instant où elle tournerait le dos pour détalier à toute vitesse en retenant mon souffle. Une fois à l'abri dans une autre pièce, je m'efforçais d'expirer sans bruit, pour ne pas être repérée. Ma mère jouait le jeu. Tant qu'elle vaquait à ses tâches sans m'interpeller, la partie n'était pas terminée.

Le dos contre le mur, les mains près du corps, je retiens mon souffle et passe ma tête dans l'embrasure de la porte. La salle d'attente n'est pas grande. C'est une pièce rectangulaire, délimitée d'un côté par le bureau de la secrétaire et de l'autre, par une large fenêtre. Entre ces deux pôles, une douzaine de chaises grises réparties en deux rangées les unes en face des autres. La couleur des murs me rappelle celle du crayon de bois qui sert à colorier la peau des personnages. Trois plantes, trop vertes pour être réelles, ont été suspendues au plafond. La lumière aveuglante des néons pourrait suffire à les faire pousser. Il y a aussi des affiches et un tableau, un étang parsemé de nénuphars. Pour divertir la clientèle, des revues empilées attendent sur des petites tables d'appoint. Sans même les feuilleter, je sais qu'elles appartiennent à l'une de ces trois catégories : revues d'actualité, revues de mode féminine ou revues spécialisées sur l'art de concevoir et d'élever des enfants. Pour accompagner le froissement des pages, la sonnerie du téléphone et le claquement intermittent des tiroirs du classeur, un poste de radio diffuse en sourdine une chanson mille fois entendue.

I've been through the desert on a horse with no name
It felt good to be out of the rain
In the desert you can remember your name
'Cause there ain't no one for to give you no pain.

La salle d'attente du département d'obstétrique est pareille à mille autres. Trente ans plus tard, seule la couleur des murs et du mobilier aura changé.

– Vous avez rendez-vous?

J'aurais dû rester au sol.

– J'attends quelqu'un.

Je glisse mes fesses sur la chaise près de la porte. Si les choses tournent mal, je pourrai toujours déguerpir en douce. Je déboutonne mon manteau et pose mes mains sur mes cuisses.

Je m'appelle Marie-Eve. C'est le nom que mes parents m'ont donné le jour où ils m'ont reçue. Avant, je m'appelais Anne-Marie. Le *avant* n'ayant duré que cinq jours, il n'y avait rien de cruel à me rebaptiser. Mes parents avaient eu onze ans pour choisir un prénom. Après l'attente, les déceptions, l'espoir, les examens médicaux, les chirurgies, l'espoir, les déceptions, le deuil, les formulaires, les rencontres, les suivis, l'attente et le coup de fil, il y avait enfin un petit bébé qui allait porter le prénom sur lequel ils s'étaient entendus. Une fois que les dés de ma destinée ont été jetés, les prénoms Anne, Marie et Ève se sont retrouvés en file indienne sur mon baptistère. Voilà. Trois mères, trois prénoms. Le compte est bon.

Anne-Marie. J'ai toujours cru que c'était elle, Élise, qui m'avait nommée ainsi dans les secondes qui ont suivi l'accouchement. J'imaginais qu'après qu'ait retenti mon premier cri, elle aurait demandé à me voir. Le médecin et l'infirmière se seraient brièvement consultés du regard avant d'acquiescer en silence. Après avoir coupé le cordon et enroulé mon petit corps dans une couverture, l'un ou l'autre aurait fait quelques pas jusqu'à la tête du lit. Élise, en apercevant mon visage, aurait éclaté en sanglots. Du bout des doigts, elle aurait caressé ma joue en sanglotant : *Tu.... t'appelleras...Anne...Marie...* Elle aurait ensuite tendu les bras en poussant un cri déchirant tandis qu'on m'emmenait loin d'elle, à tout jamais.

Un homme tirant un seau et une serpillère passe devant moi et ouvre la porte des toilettes. Il lave le plancher en traçant des huit sur le sol. Les clés de son immense trousseau s'entrechoquent à chaque pas qu'il fait de côté. L'air de la salle d'attente est saturé de produits désinfectants. Il ne porte pas de gants pour récurer le fond de la cuvette avec une brosse. C'est un homme qui approche la soixantaine; son crâne est presque lisse tandis qu'une épaisse moustache camoufle ses lèvres. Il a une tête de Gaétan ou de Jean-Guy.

Avant aujourd'hui, je n'ai jamais essayé de retrouver ma mère biologique. Mais étendue sur mon lit à baldaquin aux couleurs de l'arc-en-ciel, j'ai imaginé un tas de fois comment se déroulerait la Rencontre... On se donnerait rendez-vous dans un café. C'est moi qui arriverais la première. Je préfère être celle qui attend, sentir mon cœur arrêter de battre chaque fois qu'une cliente franchit la porte. Je préfère être assise dans la salle au lever du rideau. L'attente. La promesse. L'espoir. Enfin, une femme entrerait, grande, magnifique, balaierait la pièce du regard, poserait les yeux sur moi, l'œil brillant, puis se dirigerait vers ma table.

– Marie-Eve?

– C'est toi?

Elle me sourirait et s'assoierait face à moi. Je lui sourirais à mon tour. Puis, ce serait la fin.

Comme chaque réplique qui me vient en tête est affreusement banale, je préfère en rester là. Qu'est-ce qu'il faut dire à celle qui m'a mise au monde, puis qui s'est levée et qui est partie? *Il fait beau! Est-ce que c'est ta vraie couleur? Veux-tu boire quelque chose? Est-ce que je peux te dire tu? C'est beau ce que tu portes! Paraît que leur gâteau aux carottes est quelque chose!* Comment est-ce qu'on enchaîne?

Ici, dans la salle d'attente de la clinique d'obstétrique, les choses sont différentes. Il n'y a plus de tissu aux couleurs pastel au-dessus de ma tête. C'est elle qui est entrée la première et moi qui suis allée la rejoindre; c'est elle la gamine et moi la femme qui compte déjà deux ou trois cheveux gris.

Elle est là.

Assise de mon côté.

À cinq chaises de distance.

Tout près de la fenêtre.

Du calme.

Il n'y a que moi qui sais qui je suis.

Lentement, tourner mon visage vers elle.

MERE : célibataire

1. Description physique jolie
âge 18 ans Poids 118 livres Taille 5pieds 6pouces
couleur des cheveux châtains des yeux bleus, teint pâle
nationalité Canadienne-française
2. Degré scolaire Cégep terminé
3. Personnalité - goûts - aptitudes
Sportive, intellectuelle, aime musique, piano, potentiel
intellectuel supérieur-
Continue ses études.
4. Etat de santé - antécédents héréditaires
Excellente
5. Milieu social
Favorisé. Mlle est la plus jeune de cinq enfants.
GR-Père: professionnel
6. Usage de drogues et d'alcool
Alcool: aucun
Drogues: occasionnellement
7. Remarques
Abandonne son enfant dans le but de lui donner un foyer normal
et pouvoir elle-même poursuivre ses études.

C'est une feuille que la travailleuse sociale a remise à mes parents le jour de l'adoption. Pour moi, c'est un casse-tête qui compte 25 morceaux. Depuis qu'ils me l'ont confiée, j'ai dû l'assembler et le désassembler un milliard de fois. Je procède toujours de la même façon. D'abord, je lance les pièces dans les airs en ouvrant les bras et les regarde tomber sur le sol, pêle-mêle. Je m'assois ensuite par terre, les jambes écartées, et je retourne les morceaux du bon côté, sans en oublier. Au hasard, j'attrape une pièce, *jolie*, et essaie de l'imbriquer dans une autre. *Jolie-sportive*. Je répète l'opération. *Teint pâle-aime la musique*. Et ainsi de suite. *Yeux bleus-abandonne son enfant*. Une fois les paires formées, je forme des sous-ensembles, et comme 25 morceaux, c'est peu à se mettre sous la dent, bientôt tous les mots se trouvent attachés les uns aux autres et le casse-tête est terminé. Je replie alors mes jambes et saute sur mes pieds pour admirer le travail. Le résultat est décevant. Au lieu du portrait que j'ai espéré, il n'y a que ces mots, toujours ces mots, qui me regardent et refusent d'en dire davantage. Alors je range la feuille et la reprend un autre jour.

Je croyais qu'aujourd'hui et ici, elle m'apparaîtrait. Mais sa silhouette est aussi opaque et obscure que les marionnettes du théâtre d'ombres. Il faut peut-être lui laisser le temps. En attendant, je n'ai même pas ce qu'il faut pour esquisser un portrait-robot.

RECHERCHÉ

Le visage de ma mère

Dans la salle d'attente, deux autres femmes ont rendez-vous. Fin vingtaine ou début trentaine, les mains amoureusement posées sur un ventre bombé, les cheveux mi-longs, les yeux fardés et les lèvres enduites de rouge, elles se ressemblent. Toutes deux parcourent d'un œil distrait les grands titres et les photos de mode d'un magazine féminin. À intervalles réguliers, elles humectent leur doigt pour tourner les pages, sans même y jeter un œil. Sans le laisser paraître, elles s'épient les unes les autres. Comme elles ne sont que trois, je remarque que leur attention se porte plus souvent sur Élise. Elle est intrigante, l'adolescente... Si seulement on pouvait voir son ventre. Sinon, qu'est-ce qu'elle fait ici? Pauvre elle. Pauvres parents. Elle est si jeune. Ce genre de choses n'arrivera pas à mon enfant. Jamais de la vie. À cette pensée, leurs mains protectrices se rassurent en inspectant tendrement la bosse sous leur chandail. Les mains d'Élise, elles, tiennent un roman ouvert sur ses cuisses. Les yeux rivés sur la page, elle n'épie personne.

Je jette un œil aux affiches qui tapissent le mur devant moi. Ici, une mère, les mains posées sur son ventre gonflé, blottie dans les bras du père; là, le gros plan d'un bébé, bonnet sur la tête et visage fripé; là encore, une mère donne un biberon à un nourrisson. Dans une boîte de plastique fixée au mur, des dépliants sur la grossesse, l'accouchement, les soins postnataux sont offerts à la clientèle. Toutes ces femmes sur les affiches apparaissent lumineuses, détendues, comblées. Leur visage ne garde aucune trace des douloureuses contractions et leurs traits ne trahissent jamais l'épuisement dû aux longues heures de travail. Même leur maquillage et leur mise en plis ont tenu le coup. Des mères? Difficile à croire. Peut-être des comédiennes à qui on a glissé une prothèse sous le chandail ou l'enfant d'une autre dans les bras. Sur le mur opposé, les clones de ces figurantes rivalisent de sérénité et de tendresse pour un poupon endormi sur leur sein. Je cherche une affiche où apparaîtrait une fille comme Élise... Ah! En voilà une! Tout près des toilettes, on peut voir deux adolescents, main dans la main. À en juger par sa silhouette filiforme, la fille ne porte pas d'enfant. Que font-ils là, alors? Au bas, je lis ce qui est écrit sous la photo. «Aimer, c'est se protéger. Renseigne-toi à ton médecin.» Autrement dit, va trouver cet homme que tu ne connais pas et dis-lui que tu fréquentes un garçon et que tu aimerais beaucoup avoir des relations sexuelles protégées avec lui. Raconte-lui que vous avez déjà fait des trucs quand tes parents étaient sortis et qu'une ou deux fois, vous avez joué avec le feu, à moitié dévêtus sur ton lit. S'il lui prend l'envie, à ce médecin, de te réprimander, rassure-le en lui disant que vous vous contentez habituellement de caresses, mais que plus le temps passe, plus la tension monte, et qu'à l'heure où tu lui parles, les mains et la bouche ne suffisent plus pour endiguer tout le désir qui vous consume.

Faisant mine de mettre de l'ordre dans mon sac, j'essaie d'entrevoir le ventre que j'ai habité. Assiégé par deux bras et un roman, il m'a tout l'air d'être plat. Les larges mailles de son chandail de laine cachent parfaitement ce qui ne doit être qu'un léger renflement. Un ventre d'après souper, sans plus. Je sors mon carnet. *Tu lis, assise et immobile. Tu n'as ni ventre ni visage. Tu portes le prénom d'Élise, un tricot et un jeans.*

J'aime les salles d'attente. Être autorisée à y rester assise, à battre des cils et à se tourner les pouces sans éveiller les soupçons m'apaise. C'est une bonne chose parce que je me rends compte qu'il n'y a aucune suite prévue au plan que j'avais élaboré. Chaque femme attend son rendez-vous. Il ne se passe rien. Je m'éclipse un instant dans la salle de bains.

Pendant que le savon mousse entre mes doigts, je me cherche des yeux au-dessus du lavabo, mais il n'y a pas de miroir. Il devrait y en avoir un; il y en a toujours. Je n'aime pas ça. Je passe une main dans mes cheveux, emprisonne une mèche derrière mon oreille et lisse ma jupe. Mes amies se moquent de moi quand elles me surprennent à traquer mon reflet dans les vitrines des magasins, la portière des voitures, l'écran de la télévision, leurs verres fumés... C'est plus fort que moi, je n'y suis pour rien.

Quand j'étais petite, plusieurs adultes trouvaient que je ressemblais à mes parents. Pourtant, nous n'avons rien en commun, mis à part que mon père et moi sommes grands. À vivre sous le même toit, il faut croire que j'ai appris à leur ressembler, en imitant leurs gestes, leurs expressions et leurs manies. Cela s'est produit à mon insu. Depuis que j'ai atteint l'âge adulte, plus personne ne fait allusion à nos ressemblances.

Trois semaines se sont écoulées depuis que j'ai mis les pieds dans la salle d'attente. C'est long trois semaines. Tout peut se produire en trois semaines. C'est le temps que ça a pris pour apprendre que j'étais enceinte, m'en réjouir, l'annoncer à mes proches, trouver du sang, crier, pleurer, me laisser consoler. Quand la première grossesse s'est terminée l'automne dernier, j'ai été initiée au supplice de la petite culotte. C'est une torture infligée aux femmes qui tombent enceintes, qu'elles désirent ou non le garder. Dans tous les cas, cela ressemble au jeu de la roulette russe à chaque aller-retour aux toilettes. Une chance sur cinq de faire une fausse-couche, certaines statistiques avancent une chance sur trois. Ici, on ne risque pas sa vie, mais on y perd parfois son enfant et ses rêves. Et pour celles comme moi qui ont déjà été touchées, c'est pire.

Maintenant que je ne suis plus obsédée par l'idée d'aller jeter un coup d'œil à mes sous-vêtements, j'ai de nouveau la tête libre. Je retrouve la salle d'attente telle que je l'ai laissée, à la seule différence qu'Élise a tourné la tête vers la fenêtre. En l'observant, je pense qu'elle aussi a connu ce supplice, mais qu'elle aura espéré y trouver du sang.

Une mère qui n'en veut pas.

Une mère qui ne peut pas.

Le ciel s'est couvert. Toutes, à présent, ont interrompu leur lecture et regardent dehors. Quelques flocons de neige flottent, tranquilles. Ils sont tellement légers qu'ils dansent dans tous les sens, la gravité ne peut rien contre eux. Nous restons là de longues minutes à regarder neiger le ciel, les bras croisés sur notre ventre.

Entre la salle d'attente et la ligne d'horizon s'étend une banlieue à perte de vue. Dans le fouillis ordonné de bungalows, d'autoroutes et de centres d'achats, il y a la maison où habite Élise le temps que les choses s'arrangent. Une bonne samaritaine a accepté de l'héberger et de garder son secret.

La journée a commencé comme toutes les autres depuis que tu as emménagé dans cette maison en attendant. Tu as ouvert les yeux dans une chambre étrangère, plongée dans le noir. Tu es restée là quelques instants, le temps de te rappeler pourquoi tu n'es pas chez toi. Pour éviter de rêver, tu ne traînes pas au lit. Les rêves qui prennent naissance au petit matin virent toujours au cauchemar.

L'autre jour tu as rêvé que tu étais en chaloupe sur un lac. C'était l'aurore. Au départ, tu étais heureuse de te retrouver là. La campagne te manque, le lac, les arbres, l'air pur. À demi éveillée, tu as donc fermé les yeux pour mieux profiter de ta chance et respirer profondément. Quand enfin tu les ouvres, tu perçois des mouvements sous l'eau. Il te semble que des ombres courent sous la surface. Ça grouille de partout! Au moment où tu veux fuir, tu te rends compte que tu n'as pas de rames. Rien. Tu cries et personne ne peut t'entendre. Les créatures approchent, elles ne sont plus qu'à un mètre de l'embarcation. La chaloupe tangue dangereusement pendant que tu te recroquevilles tout au fond. Au moment de chavirer, tu te réveilles brusquement.

Une fois tirée du lit, tu as traîné le pas jusqu'à la salle de bain. Tu as d'abord regardé ton visage dans le miroir. Oui, c'est toi. Et en même temps, ce n'est pas tout à fait toi. On dirait une autre fille avec tes traits à toi. Les mêmes yeux bleu gris, la même bouche en coeur et le même nez droit. Qu'est-ce qui a changé sur ton visage? Ce n'est pas dans ta tête, pourtant, que ça pousse. Tu as alors fixé la fille dans la glace comme s'il s'agissait d'une étrangère. Après une douche très chaude, tu as enfilé un jeans et un tricot trop grand, et avec un bol de céréales, tu t'es installée devant la télévision.

Pendant une heure, tu as laissé les images défiler sur l'écran du salon. Vidéoclip, publicité, vidéoclip, publicité, dessin animé, publicité,

entrevue, bulletin de nouvelles, publicité, météo, publicité. Puis l'heure est venue de partir pour l'hôpital.

– Mme X, appelle une voix d’homme.

Silence.

– Mme X, reprend la voix.

– Elle est aux toilettes, répond la secrétaire sans lever la tête.

– Mme Y a-t-elle appelé?

– Oui, elle va passer aujourd’hui.

Le calme est rompu. La voix du médecin a eu l’effet d’un marteau-piqueur le samedi matin dans une banlieue endormie. Comme si chacune avait oublié la raison de sa présence. Une légère agitation gagne les patientes. On change sa position, choisit une nouvelle revue, regarde sa montre, pousse un soupir. Je jette un coup d’œil à Élise. Elle a pensé qu’on l’appelait. Comme elle, j’étire le cou pour apercevoir le médecin derrière la porte entrouverte. Impossible, peu importe l’angle. De l’ouverture n’émergent que deux mains tenant une chemise en carton brun.

– Mme X?

Une patiente sort des toilettes, attrape le manteau qui est resté sur la chaise et trotte le plus rapidement possible jusqu’à l’homme. Quelques secondes après le son d’une porte qui se referme, nous retournons à notre attente. Les épaules d’Élise s’affaissent d’un cran. Il me semble alors entendre un soupir.

Il y a trois feuilles dans mon sac à dos : deux feuilles dactylographiées et une troisième manuscrite, sur laquelle ma mère a noté quelques informations supplémentaires. J'observe les lettres attachées les unes aux autres, parfaitement tracées selon une méthode qu'elle a apprise au couvent. Je la vois, ma mère, penchée sur la feuille lignée, en train de recopier avec soin les origines de son enfant, les lèvres serrées, concentrée. Elle a fait de son mieux. Elle savait que cette feuille traverserait les années et me parviendrait un jour.

Sur cette feuille, je peux lire que le père d'Élise est médecin et sa mère, ménagère. Un docteur et une femme au foyer. Lui ausculte les gens, pose des diagnostics et referme des plaies pendant qu'elle époussette les meubles, prépare le repas du soir et reprise les vêtements. Lui est vêtu d'un sarrau et porte un stéthoscope autour du cou. Elle a passé un tablier, tient un rouleau à pâte dans une main et un plumeau dans l'autre. Je laisse l'image prendre forme. Le couple habite une grande maison victorienne. Un lierre abondant court sur la façade de briques rouges, contournant les volets blancs accrochés aux fenêtres. Aux quatre coins de la galerie, des pots de fleurs suspendus tracent des demi-cercles. Dans l'allée qui mène à la cour arrière, des oiseaux au plumage jaune, rouge ou bleu s'élèvent dans une fontaine de pierre. Le terrain est vaste, ça sent le gazon fraîchement coupé et le parfum des fleurs. Une balançoire cachée à l'ombre d'un érable pointe en direction de la rivière qui traverse le domaine. Là, à la fin de la journée, le médecin et la ménagère se retrouvent pour écouter le courant.

Entre les tâches ménagères et professionnelles, lui et elle ont fait des enfants. D'abord, quatre garçons – a noté ma mère – puis une fille. Ça nous fait donc un médecin, une ménagère, quatre garçons et une fille. Maintenant que la famille est réunie au grand complet, je sors l'appareil-

photo. Devant l'escalier qui mène à la porte d'entrée, les parents font signe aux enfants d'approcher. La ménagère dépose son rouleau, son plumeau et dénoue son tablier. Elle lisse ses cheveux remontés en chignon. Quatre garçons en culottes courtes, qui préfèrent se chamailler et attraper des grenouilles, rechignent pendant qu'elle ajuste leurs vêtements et dompte leurs mèches rebelles avec sa paume humectée. Alignés devant leurs parents, ils jouent du coude. Il manque Élise! Où est-elle? Emmaillotté dans une petite couverture de coton, un bébé lève les bras vers la figure du médecin. La voilà! La petite fille qu'on n'attendait plus est née il y a trois mois. Pendant que tous regardent l'objectif, le visage fendu d'un sourire, le médecin garde les yeux posés sur sa toute petite fille.

Premier acte

Élise entre dans le bureau de son père. Assis derrière un large meuble en bois foncé, le médecin complète des dossiers. Dehors, c'est la nuit noire.

Élise – Bonsoir, papa.

Père, *levant brièvement les yeux* – Bonsoir, ma puce.

Élise – Est-ce que t'as une minute ?

Père – Une minute, pas plus. J'ai encore toute une pile de dossiers qui m'attendent...

Élise reste muette.

Père – Alors ? Tu as une question pour un devoir de chimie, c'est ça ? Une permission à me demander ?

Élise – C'est pas ça, papa.

Le père continue en tournant la page d'un document – Qu'est-ce que c'est alors ? Comme je t'ai dit, ma chouette, il est déjà tard et je n'ai pas...

Élise, *en lui coupant la parole, d'une voix blanche* – Je suis enceinte.

Père, *se levant précipitamment* – Quoi ?

Élise – ...

Père – Mais qu'est-ce que... En es-tu absolument certaine ?

Élise – J'ai fait un test.

Père, *exsangue* – Est-ce que ta mère est au courant ?

Élise – Non, pas encore. Je voulais t'en parler d'abord.

Père – C'est lui ?

Élise – ...

Père – Mais à quoi avez-vous pensé ?

Élise – C'est...un accident.

Père, *en retombant sur sa chaise* – Laisse-moi.

Élise – Mais... j'ai réfléchi... Je...

Père – Non, impossible. Si tu avais réfléchi, tu n'en serais pas là!
Tu me déçois, Élise. Je n'arrive pas à y croire. Sors d'ici. Et pas un mot
à ta mère.

Élise – Mais papa...

*Le père se lève et pousse sa fille vers la porte, qu'il referme derrière
elle.*

Sans faire de bruit, Élise prend son sac à main et file à son tour aux toilettes. Pendant qu'elle passe devant moi, je penche la tête vers le magazine abandonné sur la chaise à côté. Le papier glacé, à force d'être manipulé, a perdu son lustre. La porte se referme. Le bruit du loquet. À sa place, un manteau et un roman veillent. Je me lève et me dirige vers la pile de revues rangées près de sa chaise. Mes doigts en font l'inventaire pendant que je cherche le titre du roman. *Maria Chapdelaine*. Le téléphone sonne. La secrétaire répond et la patiente, qui jusque-là épiait mes mouvements, reporte son attention sur elle. Sans réfléchir, j'attrape le livre et l'ouvre à la page dont le coin a été plié. « Le printemps n'est pas loin... Le printemps n'est pas loin... Elle sentait que depuis le commencement du monde il n'y avait jamais eu de printemps comme ce printemps-là. »

Le bruit de la chasse d'eau. Rapidement je remets le livre à sa place et regagne ma chaise, avec une hâte un peu suspecte.

Les cours ont repris en janvier. C'est partout pareil, que tu sois en Gaspésie, sur la Côte-Nord ou à Laval. Dans le froid et la tempête, les jeunes adultes retournent sur les bancs d'école où les attendent de nouveaux professeurs, de nouveaux cours et de nouveaux camarades de classe. Pour toi, tout est nouveau. Ici, tu ne connais personne et personne ne te connaît. Là-bas, tu avais toujours la main levée pour répondre aux questions; ici, tu préfères te cramponner au crayon. Tu prends des notes, des pages de notes. Quelquefois, tu arrêtes en plein milieu d'une phrase pour replacer ton chandail. Dans la bouche du professeur, il est question de molécules, de calculs différentiels, de Heidegger et d'une fille qui habite près du village de Péribonka. Le garçon à côté de toi couvre son agenda de formes géométriques. Tu aimes quand l'homme qui est devant parle sans arrêt et que tout le monde est occupé à écrire. La pointe des stylos sur les cahiers et les phrases lentement dictées te bercent et t'engourdissent. Quand la cloche sonne la fin de la journée, tu voudrais bien que ça continue encore un peu. Alors tu rentres, tu files dans ta chambre et tu ouvres tes livres.

Une voix de femme interrompt mon récit.

– Je vous demande pardon?

– Combien de semaines? Vous êtes enceinte de combien de semaines?

C'est l'autre patiente.

– 19. Et vous?

– 22.

Après lui avoir demandé si c'était son premier, comment se déroulait sa grossesse, le sexe de son enfant, la date prévue de l'accouchement, je ne sais plus quoi ajouter. Je fais semblant de réfléchir quelques secondes à sa dernière réponse, puis je conclus en plongeant à nouveau dans mon carnet :

– Espérons que tout ira bien.

Comment a-t-elle pu deviner? À quatre mois mon ventre est à peine plus rond qu'à l'habitude. Cette fois, je crois bien que ça y est, la tache n'est pas revenue. J'oublie la patiente, Élise, la salle d'attente, et je pense à celui ou celle qui a pris possession de mon ventre.

La petite puce

Il était une fois une toute petite puce qui habitait la campagne. Pour une raison que j'ignore, la petite puce n'avait ni famille ni amis. Seule, elle avait parcouru de grandes distances puis élu domicile derrière une charmante maison de campagne. Profitant de cette belle liberté et de la chaleur de la saison estivale, la petite puce occupait ses journées à se vautrer sur un brin d'herbe sous les doux rayons du soleil. Elle croisait parfois les habitants de cette maison, un père, une mère et une jolie petite fille, et évitait surtout de se retrouver sur leur chemin, de crainte d'être piétinée par mégarde. C'est donc dans cette insouciante oisiveté que la petite puce regarda filer les derniers jours de l'été.

Un jour, la petite puce commença à frissonner sur son brin d'herbe. Les journées lui semblèrent tout à coup beaucoup plus courtes et un vent de plus en plus glacial laissait présager l'arrivée de l'hiver. La nourriture se faisait plus rare et l'imprudente petite bête constata rapidement que les autres occupants de cette terre avaient déserté les lieux...

La petite puce se mit à craindre le pire... jusqu'à ce qu'un jour, en apercevant non loin d'elle la jolie petite fille jouer dans les feuilles multicolores qui jonchaient le sol, elle eut une idée : se faufiler à l'intérieur, dans cette maison bien chauffée où elle trouverait, avec un peu de chance, de quoi se nourrir et survivre à l'hiver. Tout n'était pas perdu. Mais il fallait agir vite, la fillette faisait mine de retourner vers la maison. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, l'intrépide insecte parcourut en un temps record la distance qui le séparait de la petite, et effectuant un saut périlleux, s'agrippa à ses vêtements. Minuscule, elle parvint à se hisser ni vue ni connue jusqu'à sa chevelure. Épuisée, elle dormit bien au chaud pendant de nombreuses heures.

Le lendemain matin, la petite puce fut réveillée par une alléchante odeur de pain grillé. Soudain, elle sentit trembler le cuir chevelu sous ses pattes : la petite fille se brossait les cheveux ! Incapable de trouver une issue, elle fut brusquement balayée par les dents de plastique d'un gigantesque peigne rose. Morte de peur, elle ferma les yeux et se cramponna de toutes ses forces à l'instrument. Quand elle se risqua à regarder autour d'elle, le tremblement de terre avait cessé. Une voix brisa bientôt le silence :

– Qu'est-ce que tu fais là, toi ? demanda la petite fille.

– Je t'en prie, ne te débarrasse pas de moi. Je cherchais un abri pour l'hiver. Si je reste dehors, je mourrai, c'est certain. Je t'en supplie, laisse-moi passer l'hiver dans tes jolis cheveux et je deviendrai ta plus fidèle amie !

La petite fille avait dû approcher le peigne tout près de son oreille pour parvenir à entendre la faible voix de l'indésirable. Sceptique, elle l'examina un instant puis répondit :

– C'est d'accord. Mais il ne faut surtout pas que mes parents soient au courant.

Et c'est ainsi que la petite fille adopta la petite puce. Elles devinrent les meilleures amies du monde, chacune prenant soin de veiller sur l'autre pour que jamais rien de fâcheux ne mette fin à leur si tendre amitié.

– Cette histoire, mon père l'avait inventée pour moi quand j'étais petite. J'ai dû la lui demander des centaines de fois. J'entends encore sa voix transformée imiter celle de la petite puce, suppliant la fillette de la garder.

Quelque chose a attiré l'attention d'Élise. La tête inclinée, elle fixe son chandail depuis quelques secondes déjà, *Maria Chapdelaine* abandonné sur ses cuisses. Lentement, elle enfouit une main sous la laine.

Je ressens dans mon ventre ce qui est en train de se produire. Le bébé bouge. Il grandit et teste la machine. Il agite ses bras, ses pieds, il change de position, fait quelques mouvements de brasse. De l'extérieur lui parviennent des éclats de voix, des rires, des mélodies, et parfois, plus près de lui, des bruits mystérieux comme des craquements, des gargouillis, des grondements, des glouglous, des gémissements qui le tirent brièvement d'un sommeil où il reste plongé presque toute la journée et toute la nuit. Il y a du nouveau depuis quelques jours : quand ses membres percutent les parois de sa caverne, tout devient soudainement immobile. Elle, sa mère, ne fait plus un geste. Même sa respiration semble ralentir. Il ne reste alors que le tempo régulier d'un tambour qui bat quelque part au-dessus de sa tête. Le calme extérieur devient inquiétant. Il cesse alors ses galipettes, se laisse flotter en attendant que le mouvement et les bruits ambiants reprennent. Après quelques secondes, la rumeur de la mère, rassurante, revient.

Elle sait que c'est lui, le bébé, qui vient de lui donner un coup. Avant aujourd'hui, elle ne pouvait en être certaine. Entre les borborygmes, les gaz, les maux de ventre et les tiraillements, le mouvement du fœtus est ténu, comme un secret chuchoté. Avec sa main, elle le cherche en appuyant doucement à l'endroit où son ventre a tremblé. Elle palpe la peau tendue sous son nombril. Encore un peu plus à gauche, lui semblait-il. Sa bouche n'émet aucun son, même si ses lèvres forment le mot *Allez*. Un sourire timide illumine son visage; elle lève les yeux et jette un regard à la patiente assise tout près. Son bébé a bougé. Il a répondu au contact de sa main. Il l'a reconnue. Puis ses traits se rembrunissent et son sourire s'évanouit. Sa main émerge de sous le tricot.

J'ai envie de pleurer.

Ce matin, une fois assise dans la voiture, tu as posé ton sac sur le siège du passager et mis la clé dans le contact. Les vitres étaient complètement givrées. Du bout de tes mitaines, tu as gratté le frimas qui recouvrait le pare-brise. Une fine poussière blanche s'est déposée sur le volant et sur tes genoux. Agitée par un frisson, tu as augmenté le chauffage et tu t'es calée dans ton siège en claquant des dents. Puis, tu as poussé un soupir et rembobiné une cassette. Cachée derrière la vitre opaque, tu aurais voulu y passer la journée. Un royaume de verres de styromousse, de cannettes, de mouchoirs, de pelures de clémentines, de sacs de chips vides, de plans d'étude éventrés. Malgré tout, flotte encore l'odeur propre aux voitures neuves. Tu as tendu le bras pour attraper le foulard oublié à l'arrière. Pendant un instant, tu as observé les frontières du givre se replier et la maison apparaître derrière la vitre, le nez et la bouche enfouis dans le tricot tout froid. Tu t'es demandé si la porte de la maison était bien verrouillée. Enfin, les premières notes de «Give Peace a Chance » ont rempli l'espace. Chaque jour, tu écoutes la même cassette, chaque jour depuis l'annonce de la mort de John Lennon. En l'écoutant ce matin, tu as fermé les yeux.

Élise est née en 1963, l'année où le président américain John F. Kennedy a été assassiné à Dallas au Texas.

Pendant qu'elle fait ses premiers pas, des avions américains bombardent le Viêtnam du Nord et Martin Luther King se voit décerner le prix Nobel de la paix.

Lorsqu'elle a quatre ans, le docteur Christian Barnard en Afrique du Sud réalise avec succès la première transplantation cardiaque.

Deux ans plus tard, les Américains Neil Armstrong et Edwin E. Aldrin sont les premiers à marcher sur la lune.

1970. Le Front de libération du Québec kidnappe un diplomate et assassine un ministre.

La même année, le docteur Henry Morgentaler est arrêté et accusé de pratique illégale d'avortements en clinique privée.

En 1978, un cardinal polonais du nom de Karol Wojtyla est élu pape. Il prend le nom de Jean-Paul II.

Le 20 mai 1980, lors d'un premier référendum, une majorité de Québécois rejettent le projet de souveraineté-association.

Durant l'été, le film d'aventure romantique *Le lagon bleu*, réalisé par Randal Kleiser, sort sur grand écran.

À la fin octobre, Élise fait l'amour et tombe enceinte.

Cet après-midi, j'ai rendez-vous dans une autre salle d'attente. Les deux pièces se ressemblent, bien que les murs aient besoin de peinture et de retouches de plâtre ici et là. Assis près de moi, le père de mon enfant ricane en lisant un roman d'Arto Paasilinna tandis que j'observe les gens autour: il y a une jeune haïtienne accompagnée de sa mère et du père de l'enfant, un couple de sexagénaires, une jeune femme et un homme plus âgé, auquel elle traduit du latin un livre célèbre dont j'ai oublié le titre, et deux couples de futurs parents, les uns hypnotisés par leur téléphone portable, les autres, plongés dans une discussion que je n'arrive pas à suivre. Dans cette salle, l'attente n'est pas la même une fois meublée par la présence de l'autre. Les éclats de voix, les pieds qui tapent le sol, les têtes qui se tournent, les montres qu'on consulte trahissent la fébrilité du groupe.

Enfin, la secrétaire m'appelle. C'est ma deuxième échographie. La petite pièce où on nous installe est sombre, comme une minuscule salle de cinéma. La technicienne m'enduit le ventre d'une gelée froide et translucide, et quelques secondes plus tard, j'aperçois clairement la forme de mon bébé. Muets d'admiration, nous détaillons l'image en noir et blanc. Le bébé bouge tellement que la technicienne a du mal à prendre les mesures. On ose quelques questions, dont celle qui nous brûle les lèvres. *C'est un garçon*. Émue, je ne dis plus rien pendant un moment. Ses pieds, son crâne, sa colonne vertébrale, son petit cœur qui pompe, je les vois.

On nous remet quelques clichés de l'échographie, puis on rentre chez nous. Durant le trajet du retour, je pleure en silence. Je viens de voir mon fils. Je sais que je vais l'aimer d'un amour qui n'aura rien à voir avec le reste.

De retour à la Cité de la santé, je perds la trace d'Élise. Sa chaise est vide. Même son manteau n'y est plus. Curieusement, il n'y a personne dans la salle. Le docteur a dû venir la chercher. En attendant qu'ils aient terminé, je vais m'asseoir à sa place. C'est étrange de penser que son corps était posé là il y a quelques instants. J'essaie d'imaginer comment ça se passe dans le bureau. L'homme parcourt son dossier pendant qu'Élise regarde autour d'elle, en silence. Sur le bureau, il y a une photo du médecin, en compagnie d'une femme et de deux fillettes. Un dessin illustrant une maison, un soleil et un arbre a été scotché au mur derrière lui. *Des saignements? Des douleurs? Des questions?* Élise secoue la tête. Elle monte ensuite sur le pèse-personne. Deux kilos se sont ajoutés. Elle n'a jamais été aussi lourde. Assise sur la table de consultation, elle enlève son chandail de laine. Le médecin prend sa pression. Pendant que le stéthoscope se promène sur son t-shirt, Élise respire bruyamment. S'il est gentil, il trouvera quelque chose à dire. *Comment vont les cours?* Élise s'allonge sur le dos et découvre son ventre pour qu'il mesure sa hauteur utérine et écoute le cœur du bébé. *Vous pouvez vous rhabiller.* L'examen gynécologique sera pour une autre fois. Le rendez-vous n'a pas dépassé les dix minutes.

Au fur et à mesure que mon ventre s'arrondit, je prépare l'arrivée de mon fils. Il y a tellement à faire que je ne sais plus vers quoi me tourner.

- Renouveler mes suppléments vitaminiques;
- Trouver un prénom;
- Apprendre à dormir uniquement sur le côté avec trois oreillers;
- Confirmer ma prochaine séance en ostéopathie;
- Assister à mes cours d'aquaforme prénatale;
- Trier les vêtements pour enfant qu'on m'a donnés;
- Dresser la liste des invités à mon *shower*;
- M'inscrire à des cours de yoga pour apprendre à respirer;
- Commander le livre et le DVD de la méthode Bonapace;
- Transformer le bureau en chambre du bébé;
- Contracter puis détendre mon périnée;
- Acheter tout ce qui est indispensable pour élever un enfant;
- Ne pas oublier les cours prénataux...
- Boire de grands verres d'eau tous les jours;
- Transformer le salon en salon-bureau-salle-de-jeux;
- Conserver une vie sexuelle active;
- Trancher la question du baptême;
- Badigeonner mon ventre de crème pour diminuer les risques de vergetures;
- Contrôler ma prise de poids et mes rages alimentaires pour éviter le diabète de grossesse;
- Inscrire le bébé dans toutes les garderies de la région;
- Faire un plan de naissance.

Enfin, la porte de la salle de consultation s'ouvre. À mon grand étonnement, c'est une autre qu'Élise qui en sort. Pas de panique. Je cours à la fenêtre; sa voiture est là. J'attrape mon sac à dos. Il fallait bien que je la retrouve pour la perdre à nouveau...

Je me dis que mon enquête pourrait se terminer ici. Que ça pourrait être la fin. Elle était là; elle n'y est plus. Quand j'y pense, c'est peut-être ce qui résume le mieux notre histoire. J'avance, comme une automate, je tourne à gauche, jette un œil derrière, continue à droite, passe deux, trois, quatre fois au même endroit. Des corridors, des portes, des chaises roulantes, des infirmières, des chariots défilent de chaque côté. Après quelques minutes de ce manège, je ralentis la cadence. Si je pouvais entrer dans une chambre, m'étendre sur le dos, les pieds croisés et les mains derrière la tête. Dormir. Les hôpitaux donnent envie de dormir ou de partir.

Enfin, je l'aperçois, là, debout à regarder à travers une baie vitrée. Près d'elle, un homme, une femme et un petit garçon contemplent le même spectacle. En passant derrière eux, j'étire le cou et essaie de voir ce qui capte leur attention. Je compte cinq bébés. Les nouveaux nés sont placés côte à côte, face aux visiteurs. Le bébé devant Élise porte un bonnet bleu et dort à poings fermés. Il est petit, mais tout de même grand pour avoir séjourné dans le ventre d'une femme... Je chasse cette pensée et regarde le bébé suivant. Une petite fille à en juger par la couleur de sa couverture. Elle est éveillée. Ses bras vont et viennent dans l'espace alors que ses jambes repoussent un objet invisible à ses pieds. Ses yeux demeurent fermés, mais les contractions de son visage montrent qu'elle essaie peut-être de les ouvrir. À moins qu'elle ne soit en train de rêver. Un nom est écrit sur son petit lit: Myriam. Les trois visiteurs disent au revoir à un bébé endormi et nous laissent seules devant la pouponnière.

Élise revient sur ses pas pour observer les trois premiers bébés. Celui du milieu est plus petit que les autres et pousse de petits cris en grimaçant. Il a le visage cramoisi. Une infirmière approche et le prend dans ses bras. Ses lèvres remuent et semblent dire *mais non, mais non* pendant qu'elle appuie la tête du petit sur son épaule en lui frottant doucement le dos. Avant de disparaître au fond de la pièce, elle regarde Élise et lui sourit. L'infirmière s' imagine peut-être qu'elle vient voir la fille d'une amie ou son petit cousin. Ou peut-être qu'elle ne s' imagine rien. L' horloge sur le mur indique 11h07. Élise ne bouge pas et fixe le petit lit vide, la couverture roulée en boule à une extrémité.

Invisible derrière elle, je ferme les yeux. Une main se pose sur sa hanche, un bras familier l'entoure. Son petit ami vient d'arriver. Il n'est pas seul. Derrière lui le médecin, la ménagère, les frères d'Élise, ses beaux-parents, tous sont là. Ils forment un demi-cercle et regardent en souriant le petit lit placé devant Élise. La couchette n'est plus vide: il y a une petite fille qui dort emmitouflée dans une couverture rose à pois blancs. Elle a bien chaud avec son petit bonnet. Son ventre se soulève doucement au rythme de sa respiration. Alors que les hommes donnent des tapes dans le dos du père et que les femmes se pressent un peu plus près d'Élise, elle met son doigt sur ses lèvres pour les inviter à baisser la voix. Ils restent là un moment à regarder dormir la petite de l'autre côté de la vitre. Puis, son père et sa mère lui demandent quel prénom ils ont choisi. Élise pointe ce qui est inscrit au pied du lit et murmure *Anne-Marie*.

J'ouvre les yeux. L'infirmière réapparaît et couche le bébé qui a cessé de pleurer devant Élise. Tous les autres ont disparu. Le poupon étire sa minuscule bouche et pousse un bâillement. Pendant qu'Élise s'éloigne, je m'approche de la vitre. Il a les yeux ouverts. Ils sont tellement foncés que la pupille fondue dans l'iris fait penser à un petit trou noir. C'est un regard sans mémoire, sans tache et sans retenue. Ce n'est même pas un regard, c'est autre chose.

Pendant que je hâte le pas pour rejoindre Élise, je me demande quel genre de mère elle aurait été.

Dans quelques mois, je vais accoucher. Il paraît que ça fait très mal, les contractions, la poussée, l'expulsion... Quand je regarde un bébé naissant, je me demande comment c'est anatomiquement possible. Je fais du yoga et je lis des livres spécialisés pour empêcher la peur de gagner du terrain. C'est mauvais la peur; elle fait crisper la mâchoire et empêche le col de se dilater. J'ai lu qu'il faut laisser la douleur déferler en soi comme une vague. Le problème, c'est que des histoires d'accouchement cauchemardesques, tout le monde en connaît: des femmes qui ont hurlé de douleur pendant des heures, des bébés qui restent coincés et dont le pouls ralentit, des césariennes d'urgence, des hémorragies ou encore des déchirures au quatrième degré. En position du lotus sur mon petit tapis bleu, je chasse à coup d'expirations profondes toutes ces images qui m'apparaissent. Pour me rassurer, je pense aux vieillards, aux hommes, aux enfants qui peuplent la terre, en me rappelant qu'ils ont tous été expulsés du corps d'une femme ordinaire.

La jeune femme qui déambule devant moi n'a rien de la femme enceinte et tout de l'adolescente, gracieuse et nonchalante. Ni ses fesses ni ses hanches ne trahissent sa grossesse. Le dos tourné au monde, elle cache son jeu et poursuit sa route. Tout le poids accumulé arrondit son ventre, qui en tendant vers l'avant l'oblige à avancer pour ne pas perdre l'équilibre. Son corps comme un bœuf qui va enfoncer une porte. Sait-elle seulement ce qui l'attend?

Une flèche indique *Chambres 111 à 135*, et une autre *Module des naissances et Salles d'accouchement*. Elle pivote dans cette direction.

Je ne suis pas pressée de retourner à la salle d'attente. Il me semble que je pourrais passer ma vie à marcher derrière elle dans les couloirs d'un hôpital. Elle m'aspire dans son sillage et je peux presque sentir son odeur. Nous marchons toutes deux à pas de loup, pour ne pas être aperçues. Chaque mouvement est retenu, chaque geste est silencieux. Je fais partie d'une procession muette à l'occasion d'une fête qui n'aura pas lieu.

Tout à coup, des rires fusent derrière nous, comme un clairon qui ouvre la fanfare. Deux couples, emmitouflés dans leur manteau, ont pris d'assaut le couloir. Ils portent une énorme gerbe de fleurs et un bouquet de ballons avec l'inscription «C'est une fille!». À chaque porte, ils s'arrêtent et vérifient le numéro de la chambre. Soudain la femme à la chevelure permanentée s'écrie *c'est ici!* Élise ralentit le pas et jette un œil à l'intérieur. Je me penche par-dessus son épaule. À travers le mouvement des manteaux qu'on enlève et des corps qui sèment les embrassades, une femme assise dans un fauteuil découvre au milieu d'une couverture de laine le petit visage fripé de son bébé endormi.

– Élise?

Sans se retourner, elle reste figée, comme une statue de pierre.

– À quoi penses-tu?

C'est sorti tout seul. Pendant quelques instants, elle observe le spectacle, éclaboussée par les effusions de joie. Enfin, sans me répondre ni même me regarder, elle se détourne et continue.

Ce matin, avant d'aller retrouver Élise à l'hôpital, j'ai photographié la montagne de cadeaux que j'ai reçus pour le bébé. J'ai placé les pyjamas, la petite baignoire, les sacs à couches, les petites couvertures et les peluches sur la table de cuisine. Avant de quitter la fête, cette journée-là, toutes mes amies m'ont dit que j'avais de la chance d'avoir des parents aussi fiers, aussi accueillants et généreux. Mon père avait gonflé des ballons blancs et bleus et ma mère avait accroché à sa corde à linge des petits vêtements qu'elle avait achetés pour le bébé. Tout l'après-midi, ils ont circulé parmi les convives pour leur offrir à boire, faire la conversation et disposer des cadeaux offerts. À quelques reprises, j'ai entendu ma mère avouer qu'elle aurait aimé vivre une grossesse elle aussi, mais que la vie en avait décidé autrement. À moi, elle le répète souvent depuis que je suis enceinte. Je ne sais jamais quoi lui répondre.

En arrivant chez moi ce soir-là, j'ai longuement regardé les photos de la fête. Parmi elles, une série imite par ses couleurs la qualité d'image des années 60. Ma préférée est un cliché où ma mère et moi tenons chacune une manche d'un même pyjama, un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Je vois dans son visage radieux, à la manière dont elle regarde l'objectif, comblée, que cette fête n'était pas que la mienne et que l'enfant que je porte sera aussi le sien.

Même si personne n'a mentionné son nom, même si elle n'a participé à aucune conversation, même si elle n'a pas goûté à l'énorme gâteau blanc et bleu, Élise était assise parmi nous ce jour-là. Toutes l'ont aperçue à un moment ou à un autre en m'observant déballer les cadeaux et promener mon ventre d'une invitée à l'autre.

Elle appelle l'ascenseur, en appuyant sur la flèche qui pointe vers le bas. Où est-ce qu'elle s'en va? Dehors? Je croyais qu'elle retournait à son rendez-vous. Elle a changé d'idée! Le médecin, les réceptionnistes, les autres patientes, sa famille, son village, elle ne leur doit rien. Au diable tout le monde ! La fuite est encore ce qu'il y a de mieux. Fuyons, Élise, fuyons ! Les portes s'ouvrent. J'entends la musique. Elle va quitter ce maudit hôpital où elle a peut-être déjà signé la promesse d'abandonner son enfant. De m'abandonner! Une fois dans sa voiture, elle retournera prendre ses affaires pendant que la maison est vide. Il lui suffira de lancer sa valise dans le coffre et de rouler droit vers le sud. Elle va *sacrer son camp*, son camp de misère et de solitude. Changer de pays, changer de nom, changer d'amoureux, changer de famille, changer de vie. Loin de tous, l'avenir retrouvera son lustre. La seule chose qui importe vraiment, c'est de rester ensemble, nous deux.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent, j'en suis à me demander sur quelle ville s'arrêtera son choix: Boston, New York ou Miami? Ou peut-être Seattle ou Vancouver? Dans une grande ville près de la mer ! Il lui faut trouver un lieu où d'autres ont vécu la même chose ou fait pire encore. Elle pourra y vivre à l'abri des jugements et me regarder grandir. Au début, ce ne sera pas facile, on va devoir se retrousser les manches, endurer toutes sortes de privations, vivre dans un appartement miteux avec des colocataires, travailler pour presque rien, se décourager et pleurer sur le divan tard le soir ou en ouvrant les yeux le matin. Rapidement, ses employeurs la remarqueront, et les choses iront en s'améliorant. La fin de semaine, nous dénicherons une longue plage où pendant des heures nous pourrions jouer dans le sable et courir à perdre haleine au son des mouettes, des vagues et du ressac. Je vois un cerf-volant aux couleurs pastel bien haut dans le ciel au-dessus de nos têtes.

Rez-de-chaussée.

Élise avance maintenant d'un pas rapide et pousse les deux immenses portes d'entrée de l'hôpital. Je suis tellement excitée. J'essaie de ne pas trop penser pour une fois. Quand je mets le pied dehors, je reçois la lumière du soleil réfléchi par la neige en plein visage. Où est-elle passée? Je me sers de ma main comme visière et scrute le chemin qui mène au stationnement. Impossible qu'elle soit déjà assise dans sa voiture. Un nuage de fumée se forme autour de moi. Appuyée contre le mur de béton, Élise tire lentement sur une cigarette.

Deuxième acte

Marie-Eve entre dans la cuisine. Elle s'assoit à la table. Debout devant l'évier, lui tournant le dos, sa mère épluche des pommes de terre. On entend des bribes d'un quiz télévisé venant d'une autre pièce. Dehors, le soleil est sur son déclin.

Marie-Eve – Maman, il faudrait que je te parle de quelque chose.

Mère – Qu'est-ce qu'il se passe?

Marie-Eve – Tu ferais peut-être mieux de t'asseoir.

Sa mère laisse tomber l'économe dans le lavabo et regarde sa fille.

Mère – Tout va bien, j'espère? Il n'est rien arrivé de grave toujours?

Marie-Eve se lève et vient se placer près de sa mère – Rien de bien grave, seulement il vaut mieux que tu saches... J'ai retrouvé ma mère, maman. Celle qui m'a donné la vie.

Mère – Quoi?

Sa mère va s'asseoir à la table.

Marie-Eve – Je ne l'ai pas dit à papa encore. Je pensais que tu devais être la première à qui j'en parle...

Mère – Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant? Ça fait longtemps?

Marie-Eve – Ce n'est pas ce que tu penses. C'est plus compliqué que ça.

Mère – Comment compliqué?

Marie-Eve – Je ne peux pas en dire plus pour l'instant. Je l'ai retrouvée, c'est tout.

Mère – Tu disais que ça ne t'intéressait pas de la retrouver... Qu'est-ce qui s'est passé?

Marie-Eve – Si je t'en parle, c'est parce que je voulais te dire de ne pas t'en faire.

Mère – Qu'est-ce que tu veux dire?

Marie-Eve – Tu n'as pas à avoir peur d'elle, maman. C'est une gamine.

La mère regarde sa fille en réprimant un sanglot.

Marie-Eve attrape une pomme de terre, pendant qu'au salon, on entend la clameur d'un public qui applaudit.

La pause est terminée. La neige qui recouvre le pavé a éteint le mégot de cigarette et les lumières de New York et de Seattle. Malgré les précipitations, le temps est froid. Élise colle ses bras contre son corps, le cou enfoncé dans ses épaules. Devant l'hôpital, une infirmière attend près du débarcadère vide. Je me demande ce que fabriquent, à cette heure-ci, ses parents, ses frères et son petit ami. Est-ce qu'il fait froid dans son village? Est-ce que les branches des grands pins derrière sa maison se cabrent sous le poids de la neige? Est-ce que la balançoire abandonnée à son sort pour l'hiver accompagne le souffle du vent d'un triste couinement métallique? Est-ce que sa mère apparaît à intervalles réguliers à travers la fenêtre de la cuisine, les mains noyées dans l'eau bouillante?

Tu as un drôle de goût dans la bouche. Tu aimerais boire une tasse de chocolat chaud. Tu penses à celui que ta mère préparait les jours de tempête quand toute la famille sortait jouer dehors. C'était la tradition. Tu te souviens de vos épiques batailles de balles de neige, du fort qui s'élevait cinq fois plus haut que la maison, des cris et des éclats de rire. Parce que tu étais la plus jeune, tu ne quittais pas ton père d'une semelle. Tu tirais sur la manche de son manteau en te plaignant d'avoir les pieds mouillés. Tu t'inquiétais parfois de ne plus sentir le contact de la mitaine sur ta joue gelée. Souvent, un des garçons te hissait sur son dos et toi, tu envoyais aux autres les munitions qu'il te passait par-dessus son épaule. La guerre se terminait toujours par des duels. Tes frères, un à un, affrontaient ton père en essayant de le faire basculer. Ils devaient s'y prendre à trois pour le faire chanceler. Quand à ton tour tu fonçais sur lui, comme par magie, ton père s'écroulait au sol, vaincu. Tu criais Papa! pour t'assurer qu'il était toujours en vie. S'il restait immobile une seconde de trop, tu te jetais sur lui, folle d'inquiétude, au bord des larmes. Il ouvrait alors un œil, poussait un gémissement et te tirait à lui avec un amour féroce. Comment était-ce possible? D'où te venait cette force? Le soir, dans ton lit, tu cherchais dans l'obscurité la réponse à ce mystère.

Je dors de plus en plus mal. Mon dos me fait souffrir et me garde éveillée de longues heures la nuit. Je me tourne et me retourne en jetant à chaque aller-retour un coup d'œil aux chiffres sur le réveille-matin. Vaincue, je vais m'asseoir au salon, le temps que ça passe. Pendant trente minutes, une heure, je regarde mes idées aller et venir. Dans le silence, je concentre toutes mes pensées sur Élise. C'est de plus en plus étrange de penser à elle, maintenant que je suis en train de devenir mère moi aussi. Ça fait des mois que j'attends près d'elle, mais je n'ai toujours rien appris. Je ne sais même plus ce que j'attends. Mais la fin approche, et bientôt, il sera trop tard.

Encore un effort. Assise bien droite sur le divan, je ferme les paupières et me glisse dans sa peau. Élise. Je place les mains sur mon ventre, je pense à mon bébé et j' imagine qu'il est là, mais qu'il ne restera pas, qu'il ne sera pas le mien. J' imagine que les coups que je reçois, les maux que j' endure, le ralentissement de mes mouvements, l' expansion de ma chair n' ont plus un sens heureux, que je porte un boulet plutôt qu' un enfant. Bien entendu, un jour j' arriverai à donner un sens à tout ça, il le faudra. Mais pour l' instant, je n' y vois qu' un châtiment. C' est sans doute pour cette raison que j' ai décidé d' aller jusqu' au bout, pour expier ma faute, celle que ma famille ne me pardonnera jamais complètement. J' essaie d' imaginer une tache qui ne part pas, quoi que je fasse pour la camoufler, la faire disparaître ou l' oublier. Combien de fois j' y reviendrai, combien de fois mon esprit sera ailleurs avec ce bébé devenu enfant, adolescent, adulte, avec ce bébé qui sera à la fois de plus en plus grand mais aussi de plus en plus petit, parce que de plus en plus loin dans le temps. Combien de fois et par quels moyens mon imagination travaillera à remplir le trou qu' il a creusé dans mon corps, pour donner une histoire heureuse à cette femme qui porte peut-être encore, aujourd' hui, le nom que je lui ai donné quand elle est née.

Élise ne porte pas de gants. Elle est jeune, elle n'en a pas besoin. Ses mains apparaissent comme un bouquet de fleurs au bout de chaque manche. Je me demande si ses doigts ont déjà touché ma peau. Les mains des autres m'ont toujours obsédée. C'est ce que je regarde en premier: la longueur des doigts, la forme des ongles, la largeur des phalanges, le duvet sur la paume, les plis de la peau. Les mains d'Élise savent jouer du piano. C'est écrit sur la feuille. Je parie qu'elle est très douée. Je suis heureuse pour elle. Je suis fière aussi que la femme qui m'a faite soit jolie, intelligente, sportive et musicienne. C'est presque trop beau pour être vrai. Est-ce que la travailleuse sociale lui a montré les mots qu'elle a choisis pour la décrire? Sauf qu'en ce moment, appuyée contre le mur de l'hôpital, cette enceinte de béton, agitée par des frissons et inquiète de ce qui l'attend, ça ne lui sert plus à rien de faire tourner les têtes, d'être la première de sa classe et de couvrir de médailles les murs de sa chambre. Elle est perdue, Élise. Tout est fichu.

Elle me fait pitié, cette fille abandonnée, cette mère qui abandonne. Je voudrais faire quelque chose pour elle, lui prouver que ce n'est pas plus mal ce qui nous arrive, après tout. Ce qu'il lui faut maintenant, c'est un piano. Il me semble que la solution pourrait se trouver dans l'instrument, dans la musique ou peut-être encore, dans la seconde de silence qui la précède. Je laisse Élise un instant, retourne dans le hall d'entrée et demande d'une voix péremptoire:

– Gardes, qu'on apporte un piano.

Comme s'ils n'attendaient qu'un signe de ma part, quatre préposés apparaissent au bout du couloir, chargés d'un lourd instrument. En tenant les portes ouvertes, je leur intime de le poser là, devant la demoiselle, à l'endroit où elle a jeté son mégot de cigarette. Élise s'approche du piano, comme celle qui va à la rencontre d'un être cher. Et plutôt que de se pincer, elle appuie sur une touche au hasard. Une note résonne. Élise s'assoit sur le banc.

Ce qui se passe dans les minutes qui suivent est sûrement très beau. Très, très beau. Très triste aussi. Je préfère la laisser seule avec sa musique, seule avec l'hiver, et attendre son retour à l'intérieur.

Au bout du couloir se trouve une petite chapelle. J'y entre. Il n'y a pas de hasard. J'avance dans la pièce éclairée faiblement par une lumière tamisée et quelques cierges. Flotte un parfum d'encens et de pot-pourri bon marché. Je m'assois dans la troisième rangée.

L'endroit me rappelle l'histoire d'une fille de 15 ans qui fait l'amour pour la première fois dans une chapelle. Pas une chapelle comme celle-ci, mais plutôt une pièce que l'on avait baptisée ainsi, dans un vieux chalet appartenant à une communauté religieuse. Au moment où se passe cette histoire, cette pièce a été transformée en débarras et prend des airs de musée macabre. On y retrouve une foule d'objets hétéroclites comme une peau d'ours accrochée au mur, un vieux grabat de paille, un poêle à bois et, tout au fond, au centre du mur qui fait face à la porte d'entrée, un crucifix où se meurt un Jésus grandeur nature. La jeune fille ne se souvient plus des autres objets, mais elle revoit très bien le Christ cloué sur place. Endroit étrange pour faire l'amour, mais les adolescents doivent user d'imagination pour s'aimer en des endroits secrets où ils ne risquent pas d'être interrompus. Pour avoir fait cela, elle aurait pu nourrir un sentiment de culpabilité, la sensation d'avoir profané la demeure de Dieu, mais curieusement, ce n'est pas ce qu'elle a ressenti. Tellement de choses lui ont traversé l'esprit: les mouvements de son corps, du corps de l'autre, les montées de désir, le tapis râpeux, les éclairs de lucidité, les ombres sur les murs, le visage des parents, la couverture de laine, la poussière, les sons produits, par le vent, les battements de cœur, les bouches et les caresses, puis les silences intermittents.

La fille de 15 ans ne s'était pas sentie coupable de quoi que ce soit, même pas d'avoir joué avec le feu cette fois-là. Aucun moyen de contraception si ce n'est que le garçon avec qui elle était l'avait assurée

s'être retiré au bon moment. Je regarde le crucifix accroché au-dessus de l'autel. Toujours la même posture, les mêmes blessures. Il lui est passé par l'esprit que c'était peut-être Jésus qui l'avait protégée cette nuit-là des maladies et de la grossesse. Qui lui avait évité que l'Histoire ne reprenne ses droits.

Je pourrais rester des heures cachée ici, à caresser mon ventre et à respirer lentement. La travailleuse sociale a mentionné à mes parents qu'Élise avait exigé que je sois adoptée par une famille catholique, qui habitait la campagne et dont le père était un professionnel. Jusqu'à que ce que je travaille à servir des déjeuners les dimanches matins, j'ai accompagné mes parents à l'office. Encore aujourd'hui, je connais par cœur chacune des paroles de la liturgie, chaque geste exécuté par le prêtre, chaque changement de posture. La musique de l'orgue me rappelle les manteaux de fourrure des vieilles dames, l'haleine de ma mère qui me chuchote à l'oreille, et les gargouillis produits par mon ventre pressé d'aller déjeuner. Au fil des ans, j'ai tenu le rôle de servante de messe, de choriste, de lectrice de la parole et d'interprète de la Vierge Marie. 50 ans plus tôt, j'aurais sûrement joint les rangs d'une communauté.

Un homme entre dans la chapelle. Je me retourne pour l'observer. Il avance d'un pas égal dans l'allée du centre sans m'accorder la moindre attention, puis s'arrête une seconde devant l'autel pour faire un signe de croix en courbant l'échine. Il n'a pas l'attitude d'un malade ou d'un parent en visite qui cherche un refuge où fuir la tragédie et implorer le salut. C'est un bedeau, celui-là, le gardien de la chapelle. Pendant qu'il s'affaire derrière l'autel, ouvrant et fermant des tiroirs, déplaçant et faisant tinter des objets brillants, transvidant des liquides d'un récipient à l'autre, je regarde cet homme habitué au confort ouaté du nuage d'encens, aux prières, aux rites et aux histoires répétées. Il exécute les tâches qu'on lui a confiées, mais à cause de ma présence, il ne parvient pas à mettre dans ses gestes le naturel, l'aisance qu'il aurait souhaitée. Je devine qu'il aurait préféré être seul et qu'il a peut-être hésité un moment en m'apercevant, assise dans sa chapelle. Le silence pèse lourd sur nos épaules alors que chaque bruit résonne démesurément dans la pièce.

C'est tout juste s'il ose respirer. Je me sens soudainement de trop ici avec mon ventre, avec Élise qui joue dehors, je me sens de trop dans la demeure des hommes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. En prenant appui sur les bras de la chaise, je réussis à me lever et clopine vers la sortie.

Une fois dans le couloir, j'aperçois les infirmiers ranger le piano dans un placard. Élise a cessé de jouer. J'accélère le pas vers l'endroit où je l'ai laissée.

L'ordinateur portable posé sur mes genoux, je n'arrive plus à me concentrer sur ce que je fais apparaître à l'écran. Mon ventre de 40 semaines s'interpose entre lui et moi et attire mon attention par ses tremblements insolites. Mon ventre entre moi et l'écran. En sera-t-il jamais autrement, désormais? Y aura-t-il un jour, une heure, un instant où je n'aurai pas un œil accroché à mon enfant? Le plus souvent, je découvre ma peau tendue pour qu'elle respire un peu. Je vois ainsi les soubresauts de mon bébé qui se déplace tantôt à gauche, tantôt à droite, faisant en sorte que mon ventre, scindé par une fine ombre brune au centre, est rarement symétrique. Je peux deviner où cette petite vie appuie son dos. Et plus je regarde mon ventre, plus je me perds dans la pensée de ce que deviendra ma vie dans les prochains jours, dans les prochaines années. La salle d'attente, Élise, son tricot, ses mains, ses mains sur le piano, mon adoption, tout cela m'apparaît maintenant comme un rêve lointain dont j'aurais oublié les principaux épisodes. Je m'agrippe au temps présent, à cet avant-midi, cette soirée, ces heures creuses de la nuit qui sont peut-être les dernières avant la grande bascule. J'en ai le vertige.

Il m'arrive tout de même, en regardant mon ventre, de penser au sien. Qu'a-t-elle fait de mes mouvements dans son abdomen, de mes pieds qui poussaient sur ses côtes, de ma tête qui appuyait sur sa vessie, des pulsations de mon hoquet? Où a-t-elle mis tout ça? J'ai la tête qui tourne. Je cours après mon souffle et tout m'échappe. Elle m'a mise au monde et je ne la connais pas. Je suis au pied de la montagne et je ne vois plus rien.

À peine les portes de l'hôpital se sont-elles refermées derrière moi qu'une infirmière me prie de la suivre. Qu'est-ce qu'elle me veut? Mon élan est freiné par un malaise inconnu qui s'estompe quelques secondes plus tard. Elle me mène dans une petite salle de consultation. Je lui dis que je dois plutôt me rendre à l'autre étage, que je dois y rejoindre quelqu'un. Elle fait mine de ne pas avoir entendu, me tend une jaquette d'hôpital et me montre le fauteuil bleu sur lequel je dois m'allonger en attendant le médecin.

Les contractions ont commencé. J'inspire profondément en suivant le tracé qui grimpe puis dégringole à répétition sur le moniteur. Le père est arrivé. Tous ensemble, nous formons un lent cortège jusqu'à la salle d'accouchement. Dans une petite chambre, une femme pousse de longs hurlements et je pense que c'est la première fois que j'entends un tel cri sortir d'un être humain.

Une fois installés dans la chambre où je donnerai naissance, l'infirmière approche une aiguille de mon bras. Je demande à mon amour d'aller me chercher un sac de chips.

– Je vous déconseille de manger ça, vous risquez de vomir.

– Ce n'est pas pour manger.

L'autre jour, ma mère m'a remis le journal qu'elle a rédigé durant ma première année. Elle a tout consigné. Sur les pages de garde de l'album, dans chaque espace laissé vacant, elle a noté avec une écriture serrée le détail de mes journées et de mes nouveaux apprentissages. C'est fascinant. Sans le travail de moine de ma mère, je n'aurais jamais su que lors de mon 19e jour je portais un ensemble de clown en tricot lilas que ma grand-maman Toinette m'avait donné, ni que c'est le lendemain que mes parents m'avaient acheté au Carrefour Laval mon premier bijou en or. Ma mère a opté pour une narration à la première personne. *Je* a reçu un carrosse, *je* mange des céréales, *je* commence ses cours de natation, *je* aime bien cela. Une seule phrase a été oubliée. *Marie-Eve reste très surprise de voir les vagues, elle regarde et est très près de nous.*

En lisant le compte-rendu de mes premiers mois, j'apprends qu'une femme est venue me visiter à quatre reprises, Mme Landrieu. Ma mère ne précise jamais la raison de ses visites, jusqu'à ce qu'à ce qu'elle note cette phrase. *Le 23 février sommes allés au bureau de Mme Landrieu afin d'y être assermentés et d'y présenter la requête au juge.* J'avais neuf mois et une semaine quand mes parents ont *enfin* reçu les documents officiels de la cour autorisant mon adoption.

Je marche pour faire passer les contractions. J'arpente le long couloir qui donne accès aux salles d'accouchement. La femme de tout à l'heure gémit sans discontinuer. Elle attend d'être prête à recevoir l'épidurale. L'infirmière m'a confié qu'elle n'était presque pas dilatée. Je n'ai aucune raison de l'imiter. La douleur est endurable et j'ai déjà sept centimètres complétés. L'infirmière a appelé mon médecin; le bébé ne devrait pas tarder à sortir.

J'avance à la vitesse d'un escargot qui aurait déménagé sa coquille sur son ventre. Chaque contraction m'oblige à faire une pause et à me laisser aller un instant contre le mur. Je n'arrive pas à croire ce qui m'arrive, même si rien de surprenant n'est en train de se produire. En approchant de la chambre d'où parviennent les cris, j'aperçois une jeune femme étendue sur un lit. Sa mère et son amoureux sans doute sont assis à son chevet. Je me demande si ce sont eux que j'ai croisés le jour de l'échographie. Pauvre fille. Ses cris me déchirent le cœur. Est-ce qu'elle et moi, on ressent la même chose? Est-ce que mon corps est plus clément que le sien? Je me demande ce qui la fait hurler de la sorte. On la croirait possédée. C'est insoutenable et je préfère m'éloigner parce que sa peur est contagieuse. Je pense aux heures à venir, aux bébés qui fraient leur chemin à travers nos corps. Je m'accroche à une chaise roulante pour ne pas tomber.

Le père attend avec moi dans la chambre. Il suit mes mouvements et demande s'il peut faire quelque chose pour me soulager. Rien. Je préfère que personne ne me touche. Je marche, m'arrête et respire, puis recommence. Il n'y a que moi qui puisse le faire.

Depuis que j'ai entrepris mes recherches, je n'ai pas cherché à savoir qui était mon père biologique. C'est comme ça. J'ai lu quelque part qu'un père, biologique ou pas, était toujours adoptif.

La nuit dernière, j'ai rêvé qu'Élise était Maria Chapdelaine. Ou était-ce l'inverse? Elle attendait, assise devant une petite maison de bois, que François Paradis revienne du chantier. C'est ce que j'en ai déduit. Je n'arrivais pas à voir ce qu'elle tenait dans ses mains. Des pommes de terre ou des balles de neige. Elle était habillée, comme toujours, d'un jeans et d'un chandail de laine. Elle avait sur les oreilles d'énormes écouteurs. Une fumée s'échappait par la cheminée. Mais on n'entendait pas le torrent de la rivière, comme je l'aurais imaginé.

*Dans le silence de la nuit, tu cries en poussant de toutes tes forces.
Ton corps se crispe pendant que la tête du bébé apparaît sous la lumière
bleutée des néons.*

La salle d'attente est bondée aujourd'hui. Des enfants encore vacillants trottent autour des chaises en improvisant des mots. Une petite fille s'approche de la coquille déposée à mes pieds. Sa mère derrière elle l'encourage à regarder le beau bébé caché à l'intérieur. Mon garçon est endormi. Il a le teint pâle, les cheveux châains et des yeux bleus qui ont la forme des miens. Je lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

Je n'ai pas revu Élise depuis que mon fils est né. Ce jour-là, j'ai cru reconnaître sa silhouette, immobile au bout du couloir, pendant que moi, je m'éloignais.

SALLE D'ATTENTE

Pour moi, la vérité est simplement le nom donné
à ce que l'on cherche et qui se dérobe sans cesse.

Annie Ernaux
L'écriture comme un couteau

«Je ne vous demande pas de m'aider,
je vous demande d'être là et d'attendre, vous aussi.»

Maurice Blanchot
L'attente l'oubli

La salle d'attente est plongée dans le noir. L'endroit est désert. Le médecin, la secrétaire, les patientes n'arriveront qu'à l'autre bout de la nuit, quand le soleil sera levé. Je pénètre dans l'ombre. Je connais bien cette pièce; j'y viens chaque jour depuis deux ans. Comme une aveugle, j'avance, laissant mes mains effleurer les objets familiers. Je ne dois pas avoir peur. Les lumières de la ville éclaboussent la noirceur et ce n'est qu'une question de secondes avant que mes yeux accoutumés démasquent les ombres. J'essaie de m'en convaincre parce que je ne suis jamais tout à fait tranquille dans le noir, même en terrain connu.

C'est la première fois que je viens ici la nuit. Je veux mettre un peu de désordre dans les dossiers. Le jour, avec le va et vient des patientes et du personnel de l'hôpital, c'est impossible. À cette heure, le bâtiment n'est pas vide, seulement endormi. Les rendez-vous de la clinique d'obstétrique ont cessé à 17h00. Les corridors sont veillés par des infirmières qui avancent sans bruit sur des semelles de caoutchouc.

Je me glisse derrière le bureau de la secrétaire. Assise sur la chaise pivotante, j'étire mes bras en effectuant quelques tours, jambes levées. C'est plus confortable que le siège que j'occupe durant la journée. Je pose mes pieds par terre, étourdie. Il y a tout ce qu'il me faut sur ce poste de travail : une machine à écrire, du papier, des crayons et une vue d'ensemble sur les deux rangées de chaises vacantes, la fenêtre et les portes closes.

Quand j'ai poussé la porte de cette salle d'attentes il y a deux ans, toutes les lumières étaient allumées. Je n'ai pas perdu de temps; je me suis assise sur la première chaise libre placée tout près de la porte et j'ai sorti mon matériel. C'est dans ce lieu que se déroulerait l'histoire que je voulais écrire. Une salle d'*attentes*. L'idée m'était venue, un soir, au moment de fermer les yeux. Avant même d'y avoir posé les pieds, j'avais dessiné le plan de la pièce et disposé de l'ameublement. C'était facile, je n'avais pas à me soucier de créer une salle originale, seulement une pièce semblable à mille autres. Ce jour-là comme les jours suivants, je n'ai pas eu besoin de regarder l'endroit où je me trouvais, je croyais déjà le connaître. Je me suis donc entièrement consacrée à l'étude de la pile de feuilles que j'avais pris soin d'apporter. Les mois ont passé, sans que je ne les voie eux non plus. J'en ai voué des heures, le nez dans mes papiers, à parfaire mon plan, à faire des flèches et à croire que je procédais de la bonne manière.

À cette époque, je poursuivais un second projet de création : concevoir un enfant. J'ai tout fait pour que ça réussisse : questionné les mères autour de moi, googlé toutes mes questions et parcouru tous les forums qui traitaient de procréation. Je me suis munie de tests d'ovulation et de tests de grossesse qui garantissent le résultat cinq jours avant la date prévue des règles. Je me suis renseignée sur les positions favorisant la conception et sur les aliments à ingérer pour maximiser la fertilité. Résultat : deux fausses couches.

L'horloge accrochée au-dessus de la porte d'entrée brille comme la lune, avec son contour métallique et sa surface blanche. Récemment, j'ai remarqué que ses piles étaient mortes. Les aiguilles pointent en direction des mêmes chiffres, heure après heure, jour après jour. Elles laissent craindre à celles qui attendent que l'instant du rendez-vous ne viendra jamais, que leur attente est vaine.

Il faut admettre que la salle d'*attentes* est une pièce étrange. Toutes les salles d'*attentes*, j'entends. Elles partagent les dimensions de la chambre ou du salon, mais leur utilité est plutôt celle du corridor, du *passage*, comme disait ma grand-mère. Les affiches, les revues, les plantes artificielles ne parviennent pas à tromper l'ennui et à trafiquer l'ambiance. Personne n'est dupe; la salle d'*attentes* n'est qu'une antichambre, un vestibule. C'est la pièce sur laquelle elle débouche qui importe; c'est la suite qui compte.

Attendre. Les fesses cimentées à la chaise, les jambes croisées, les mains sur les cuisses, les yeux qui ne savent plus où ni quoi regarder. Entre les deux oreilles, la folle du logis profite de la confusion pour s'activer. C'est son heure à elle; la salle d'*attentes* est son lieu de prédilection. Ni les articles publiés il y a plusieurs mois ni les mots croisés n'arrivent à la faire asseoir. Il y a des gens de chaque côté qu'elle commande d'observer du coin de l'œil : leurs vêtements, leurs traits, leurs tics, leur métier, la raison de leur présence. Une fois l'inventaire épuisé, avec son balai elle dépoussière les dossiers personnels et les ouvre dans la lumière chargée de particules en suspension. Elle est forte; entre ses mains, les pensées alternent, comme les balles du jongleur. Elle n'attend jamais qu'une affaire soit réglée pour lancer la suivante. Quand tout s'écroule, elle ne se décourage pas et ramasse les pensées, une par une, et recommence son manège jusqu'à ce qu'un mouvement dans la salle détourne son attention.

Qu'à cela ne tienne, j'aime les salles d'*attentes*, encore davantage depuis que j'ai mon petit garçon. Les moments passés assise, les mains vides, les mains libres, sont rares à présent. L'état dans lequel j'y suis plongée me rappelle vaguement les messes du dimanche auxquelles j'ai assisté jusqu'à la fin de mon adolescence. Des hommes, des femmes assis immobiles et pour chacun d'eux, une histoire à échafauder.

Au fil du temps, la salle d'*attentes* de la clinique d'obstétrique est devenue mon repaire d'écriture. C'est un atelier, comme les autres, avec ses murs, sa fenêtre, ses portes qui s'ouvrent et se referment, son horloge arrêtée et la chaise d'où j'écris. Que cet atelier n'existe que dans ma tête est commode. Je n'ai pas de place chez moi; il y a des jouets partout et des

besoins à combler mur à mur. J'aurais préféré m'installer en solitaire à la table d'un chalet rustique planté sur le bord d'un lac, mais mon envie d'écrire en a assez d'attendre.

Il y a quelques années, quand je me suis installée à l'ordinateur pour écrire, comme n'importe qui, je me suis d'abord demandé ce que j'avais à raconter. Pour rester cloîtrée à la maison à l'heure où le soleil brille, pendant que des dizaines de cyclistes parquent sous ma fenêtre, il me fallait un alibi. Qu'ai-je d'unique? Que pourrais-je raconter d'original? J'ai posé la question, parce que c'était la chose à faire, même si je connaissais déjà la réponse.

J'ai été adoptée à l'âge de cinq jours. Je ne suis ni chinoise, ni vietnamienne, ni russe. Les filles d'origine canadienne-française adoptées dans les années 1980 ne sont pas légion; l'avortement, bien qu'encore illégal, avait gagné en popularité en Occident. Je ne connais pas ma famille biologique. Comme le veut la loi, l'anonymat de mes parents biologiques a été préservé. Je ne sais donc pas d'où je viens ni qui m'a conçue. Ce n'est pas rien. Bien qu'un grand nombre de questions me tiraillent, je ne me suis jamais décidée à retrouver mes parents naturels.

Dans les entretiens des poètes Michel Pleau et Jean-Noël Pontbriand, *L'écriture comme expérience*, Pontbriand, qui enseigne la création littéraire à l'Université Laval, établit le lien entre l'origine et l'originalité. Pour être capable d'originalité, un auteur doit être à l'origine de ce qu'il écrit, doit pouvoir remonter jusqu'aux racines de son existence et reconnaître les perceptions, les souvenirs qui ont forgé sa propre vision du monde dès les premières années de sa vie. Pour atteindre cette authenticité, la recherche de l'origine est partie intégrante de l'expérience d'écrire. Jean-Noël Pontbriand ajoute ceci :

On ne recherche donc l'origine que dans la mesure où on se sent séparé d'elle, qu'on souffre de cette séparation et qu'on croit profondément que si on la trouve — ou retrouve —, on parviendra à une plénitude qu'on considère comme indispensable à notre épanouissement personnel¹.

¹ Jean-Noël Pontbriand, *L'écriture comme expérience : entretiens avec Michel Pleau*, Québec, Le Loup de Gouttière, 1999, p. 34.

Souffrance, séparation, épanouissement personnel, voilà un assortiment de mots-clés qui pourraient me servir d'alibis. Ainsi, ma singulière entrée dans le monde n'aurait pas été vaine; je remettrais en chantier mon histoire personnelle, puis j'en extrairais une œuvre, qui prendrait racine dans les miennes, toutes mystérieuses et perforées soient-elles. À cette idée, j'ai applaudi.

Mais comment m'y prendre? Par où commencer? La question de départ a refait surface. À propos de mon adoption, qu'ai-je à raconter? Être adoptée ne suffit pas à faire apparaître des mots à l'écran. J'ai vite compris qu'il n'y avait rien de gagné et que le sujet ne garantissait pas le succès, au contraire. Sans compter qu'en ma qualité de lectrice, j'avais pris soin de placer la barre des attentes bien haute au-dessus de ma tête. Les livres que j'ai lus m'ont tellement apporté... Ils m'ont conduite dans un millier d'endroits où je n'avais jamais mis les pieds, m'ont présenté des hommes et des femmes qui m'ont laissée pénétrer dans l'intimité de leur âme, m'ont permis de voir un peu plus clair dans l'obscurité où je patauge. Je n'ai pas encore touché les limites de ce qu'un texte peut révéler, là où il peut me mener, les questions qu'il peut faire naître.

J'ai fait un pari. L'écriture d'une fiction me permettrait de la rencontrer, *elle*, la mère qui m'a mise au monde. Une rencontre sur papier m'apparaissait alors moins risquée, moins compromettante aussi. Il m'a semblé que je pourrais ainsi l'approcher à mon rythme, que cela prenne des mois ou même des années, et que les mots que je choisirais me permettraient de garder le contrôle sur la suite des choses. Aujourd'hui, cela me fait sourire quand j'y pense.

La lune dans le ciel est pleine aux trois-quarts. Un de ses faisceaux éclaire un peigne rose posé sur le poste de travail devant moi. Quelques cheveux bruns sont enroulés autour de ses dents. J'essaie de me rappeler si j'ai déjà vu la secrétaire l'utiliser. Une fois, il me semble, elle l'a sorti de son sac et l'a rapidement passé dans ses cheveux avant de descendre dîner. Peut-être ai-je imaginé tout ça? S'il est sorti, c'est qu'elle a dû s'en servir et oublier de le remettre dans son sac à main par la suite. J'enlève le bandeau qui retient mes cheveux et les démêle tranquillement à l'aide du peigne rose. Il me rappelle celui de ma grand-mère. C'est le même, je crois. Je le revois, posé sur le bord du lavabo. Une odeur de lotion hydratante bon marché embaume l'air.

Sur la chaise qu'occupe durant le jour ma mère biologique, aucun objet n'a été oublié. Aucune trace de sa présence. Si seulement elle m'avait laissé quelque chose, un peigne rose ou le souvenir de son parfum... J'ai tort d'affirmer qu'il n'existe aucune trace de sa présence. D'ailleurs, c'est en dressant l'inventaire que j'ai amorcé mes recherches afin de donner forme au personnage de cette mère. Comme pièce centrale, je possède un document qui la décrit sommairement. Âgée de 18 ans, ma mère naturelle est une Canadienne-française aux yeux bleus, aux cheveux châtons, au teint pâle et qui, selon l'auteur du document, est jolie. Elle mesure 5 pieds et six pouces et pèse 118 lbs. Elle est intellectuelle et sportive, aime la musique et joue du piano. Elle est dotée d'un potentiel intellectuel supérieur. Elle a terminé sa formation collégiale. Sa santé est excellente. Elle est la plus jeune de cinq enfants. Sa famille dont le père est professionnel est issue d'un milieu favorisé. Elle ne boit pas d'alcool mais consomme des drogues occasionnellement. *Elle abandonne son enfant dans le but de lui donner un foyer normal et poursuivre elle-même ses études.*

Ces informations, que je connais depuis longtemps par cœur, me laissent deux impressions contraires: voilà l'essentiel, ou encore, voilà rien du tout. En effet, à partir de ces données, je peux induire des tonnes de pensées, de clichés, d'idées reçues: ma mère était vraisemblablement une première de classe, reine du bal des finissants, championne de tennis, virtuose au piano, la Molly Ringwald du Breakfast Club. Après les premières impressions naissent des questions auxquelles aucun document ne me donne de réponses. A-t-elle pour autant confiance en elle? Est-elle influençable? Cherche-t-elle continuellement à plaire aux

autres? Quelles sont ses convictions? Et que dois-je faire de tous ces points d'interrogation, moi qui désire découvrir celle qui existe et qui n'est pas qu'un pur produit de fiction? Dois-je remplir les trous ou les laisser à découvert?

Comme traces, quoi d'autres? Mis à part ce document, elle ne m'a laissé aucun objet, et pire encore, aucun souvenir d'elle. Comment en être certaine ? La mémoire est une curieuse machine. Dans l'essai *Sous le signe du lien*, le neurologue et psychiatre Boris Cyrulnik avance que le fœtus perçoit des sons, que la voix de la mère et le bruit de fond du placenta se fondent dans un doux ronronnement et supplantent les sons environnants. Ses études ont également démontré que le fœtus réagit physiquement aux paroles de la mère en augmentant son rythme cardiaque, en suçant son pouce ou encore en changeant sa posture. Les autres sens, paraît-il, sont également sollicités tout au long de cette première rencontre de l'enfant avec la mère qui dure 40 semaines. Le fœtus ingère malgré lui un peu du liquide qui l'enveloppe et développe déjà son goût en réaction à la culture culinaire de sa mère. Il est également capable de percevoir des odeurs à l'intérieur de l'utérus ainsi que les faibles variations de luminosité qui teintent les parois de la sombre demeure utérine.

Des goûts, des odeurs, de la lumière, sa voix. De toutes ces perceptions, subsiste-t-il quelque chose? Je garde l'espoir que le souvenir de sa voix, que j'ai dû entendre et reconnaître au fil des mois, réside quelque part en moi. L'auteure Suzanne Jacob s'est intéressée à la question de la voix de la mère perçue par le fœtus.

Aujourd'hui, nous nous racontons que c'est la mère qui est, dès le début de la gestation, l'interlocutrice de l'enfant. Que c'est elle qui enveloppe de sa voix l'enfant qu'elle porte. Elle le porte et elle l'enveloppe de ses multiples voix, celles qui rêvent, qui espèrent, qui attendent, qui racontent. On dit que ces voix sont aussi essentielles à l'enfant que le placenta lui-même. Nous nous racontons que l'enfant qui n'a pas été enveloppé dans la voix de sa mère pendant la gestation, comme il arrive, par exemple et peut-être, lorsque l'enfant est le fruit d'un viol, naît avec un *déficit génétique*. Mais nous ne savons pas au juste ce que nous disons quand nous le disons. Nous créerions l'interlocuteur pour combler le froid qu'a provoqué la fin de l'enveloppement par la voix de la mère. Nous créerions une voix de remplacement en nous inspirant de la mémoire que nous en aurions gardée. Ce serait ça, une des origines de la présence².

² Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, p. 120-121.

En lisant ces mots, je me suis demandé si écrire me permettrait de retrouver cette voix, ou du moins de la chercher. Pour être satisfait des mots choisis, de l'allure d'une phrase, des sons enchaînés une fois les lettres prononcées à haute voix, encore faut-il que le fruit de nos écrits se fasse l'écho d'une présence. Écrire est alors un des meilleurs moyens de partir en quête des origines de sa présence. Mais quelle présence? Dès que j'ai vu la lumière du jour, ma mère est partie. Ou peu après. J'ai habité pendant neuf mois une maison dont je n'ai jamais vu la façade. Cette maison, ce n'est pas celle de mon enfance, c'est plutôt celle de ma préhistoire. Je me demande si les fossiles de sa présence sont encore là, enfouis sous des strates d'épidermes, de muscles, de nerfs, de sang et de cellules microscopiques. C'est possible qu'ils y soient, sans que je ne puisse jamais les atteindre. Comme écrivait Maurice Blanchot dans *L'attente l'oubli*, « il ne saurait jamais ce qu'il savait. C'était cela la solitude³ ».

Je. Je est sa trace. *Je*, c'est moi. Sans objet, sans souvenir, sans perceptions qui remontent à la surface, il ne reste plus qu'une trace à questionner pour en achever l'inventaire, moi, sa fille, authentique produit de sa chair. Que puis-je m'apprendre sur elle? Qu'est-ce que mes gènes ont à raconter? J'ai les yeux bleus, les cheveux châains et le teint pâle. Ma santé est excellente. J'étais première de classe, sportive à mes heures et jolie aux yeux de celui qui m'a choisie. J'adore la musique, mais ne joue d'aucun instrument. La pomme n'est peut-être pas tombée loin de l'arbre. Regarder dans le miroir m'aidera-t-il à écrire sur elle? J'ai bien essayé, mais je n'ai rien trouvé de plus.

Pendant des mois, les questions sur l'identité de cette femme ont occupé tout l'espace de mon atelier. J'ai relu le document écrit des dizaines de fois et j'ai ressassé la liste de ses traces et plongé au cœur de mon histoire personnelle comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Mais écrire? Quand allais-je pouvoir amorcer l'écriture de mon récit? Le jour où j'aurais la certitude de savoir qui elle est et de pouvoir en témoigner sur papier? J'avais les

³ Maurice Blanchot, *L'attente l'oubli*, Paris, Éditions Gallimard, 1962, p. 21.

pieds et poings liés par un devoir de réel; mon personnage avait existé, existait sûrement encore. Je devais trouver la vérité à son sujet. J'ai donc commencé à rédiger un récit racontant l'histoire d'une fille enceinte qui attend son rendez-vous de suivi de grossesse. À cet épisode, j'ai greffé des retours en arrière, permettant au lecteur de comprendre d'où elle vient, ce qui l'a menée à se retrouver là, précisément. Je suis allée de l'avant pour éviter de perdre l'équilibre, j'ai écrit des phrases qui n'avaient pour unique qualité que d'obéir aux règles syntaxiques. J'ai avancé des hypothèses sur ses origines, j'ai accepté de me commettre afin de lui donner forme. Je lui ai même trouvé un prénom : Élise. Comme je ne pouvais pas l'appeler maman – un mot attaché à celle qui m'a donné son amour – il était commode de la baptiser une fois pour toutes. Même si j'étais en train d'écrire le texte que j'avais imaginé, sa création ne me donnait pas l'impression de me rapprocher de mon sujet, d'aller à sa rencontre. En imaginant les épreuves bouleversantes qu'elle avait dû traverser, je ne ressentais pas l'émotion souhaitée. Je n'arrivais pas à m'émouvoir du sort de cette pauvre fille-mère sur le point de mettre au monde un enfant qu'elle ne reverrait jamais. Le seul drame que je percevais bien réel était de rester de glace face à une histoire qui, après tout, était celle de mes racines.

À un certain point, je crois que la salle d'*attentes* a eu pitié de moi, avec ma pile de feuilles qui se couvraient d'un récit dont la voix n'était toujours pas la bonne, toujours pas la mienne. À bout de souffle et d'idées, je n'ai eu d'autre choix que de déposer mon travail et de m'arrêter. J'ai pris une grande inspiration, puis une deuxième et encore une autre. J'ai parcouru la pièce du regard, désœuvrée, et je suis restée un long moment à ne rien faire, à ne rien écrire, à ne pas réfléchir à ce qu'il fallait écrire. À attendre.

Assise sur la chaise de la secrétaire, je tourne sur moi-même jusqu'à m'étourdir. Pendant ce temps, tout s'embrouille. Les lumières au dehors ressemblent à des comètes qui s'éclipsent puis ressurgissent. J'ai l'impression de n'être nulle part.

Moi qui croyais au départ être celle qui observe une jeune femme en train d'attendre son rendez-vous, je me suis surprise à être celle qui attend. Pour signifier qu'une femme est enceinte, on peut aussi bien dire qu'elle attend un enfant. Pour ma part, j'ai plutôt l'impression d'être venue ici attendre une mère. L'enfant dans mon ventre se conçoit à mon insu, et à moins d'une malchance, je sais plus ou moins quand je ferai sa rencontre. Ma mère, même si j'ai convié son image dans cette salle, se fait attendre.

« L'attente seule donne l'attention. Le temps vide, sans projet, est l'attente qui donne l'attention. [...] Par l'attention, il dispose de l'infini de l'attente qui l'ouvre à l'inattendu, en le portant à l'extrême limite qui ne se laisse pas atteindre⁴. » Ces phrases proviennent de l'inqualifiable récit de Maurice Blanchot, *L'attente l'oubli*, dans lequel un homme et une femme se retrouvent dans une chambre d'hôtel et expérimentent l'attente sans espoir. Sans prétendre que j'étais alors capable de bien comprendre ce dont il s'agissait, capable d'un tel lâcher-prise, assise les mains ouvertes dans la salle d'attentes, je découvrais un nouvel état de conscience – ou plutôt d'inconscience – celui d'attendre quelque chose que je ne parvenais plus à identifier. Est-ce que j'espérais la réminiscence de souvenirs enterrés, l'image de son visage, le son de sa voix, la découverte de la vérité au sujet de mes origines? Est-ce ma mère que j'espérais? Est-ce que j'attendais en vain? Est-ce qu'à tout le moins je savais attendre? Attendre présuppose l'existence d'une personne ou d'un événement qui se présentera au terme du temps consacré. L'esprit en attente est déjà tourné vers ce qui est à venir, pour combler le vide qui menace d'engloutir le laps de temps qui l'en sépare. Pourtant, c'est dans ce vide, dans cette absence, que les réponses émergent, que le sens surgit. « Les voix

⁴ *Ibid.*, p. 37.

résonnent dans l'immense vide, le vide des voix et le vide de ce lieu vide⁵ », écrit Maurice Blanchot. Ma salle d'*attentes* s'est alors transformée en salle d'attente.

Cette attente, privée de son objet, dirait-on, rappelle l'attitude du museur, figure conceptuelle élaborée par Bertrand Gervais dans *Figures, lectures*. Dans sa flânerie, le museur « se promène dans le monde des possibles, sans égards à la logique et ses contraintes. Son attention flotte et elle l'amène là où les courants le portent. Il est en fait l'imagination au travail, et c'est par lui que tout se pense⁶. » C'est quand on croit que l'on avance à rien que les matériaux du récit à venir se définissent et se mettent en place.

En flânant, même immobile, déjà un peu plus disponible aux mouvements intérieurs et extérieurs, j'ai enfin perçu une voix. Pas celle de ma mère biologique, mais la mienne. La voix de celle qui, jadis enfant, a d'abord expérimenté l'absence de sa toute première mère et les fantasmes qui l'ont palliée. C'est son absence, que mes parents m'ont révélée puis expliquée, et que d'autres ont soulignée au fil du temps. Bizarrement, c'est son absence qui l'a rendue présente et qui a façonné mon rapport au monde, en tant qu'enfant *spéciale qui a été adoptée*.

J'ai donc appelé ce *Je* en renfort. Dans cette entreprise faite de variables inconnues, il me fallait un point d'ancrage, une sorte de port d'attache. C'est pour cette raison qu'un beau jour, *Je* a fait son entrée dans la salle d'attente aux côtés des autres femmes. Contrairement au personnage de la mère biologique que je peinais à créer, ou plutôt, à recréer, cette narratrice témoin, fidèle représentante de ma personne, me redonnait confiance. Ce personnage avait mon âge et mon passé, portait mon nom et – quel heureux hasard – un enfant... Je ne devrais pas décrire ce personnage à la troisième personne puisqu'il s'agit tout simplement de moi. Je me suis débarrassée du texte que j'avais écrit, des plans échafaudés, du chemin déjà tracé. J'ai fait fi des lois spatio-temporelles en superposant l'époque à laquelle je vivais à celle où cette fille m'avait portée. Bref, au devoir de réel qui jusqu'à

⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁶ Bertrand Gervais, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire – tome I*, Montréal, Le Quartanier, coll. «Erres essais», p. 48.

présent m'avait muselée, j'opposais enfin ma liberté de création, le droit de bousculer les conventions et d'anéantir mes repères.

Pour le mieux, les choses ont changé. Cette narratrice qui ne devait qu'être un témoin privilégié, une espèce de reporter dépêchée sur les lieux d'un événement extraordinaire, a peu à peu investi l'espace laissé vacant par ma mère biologique. Au refus de son image à apparaître, j'ai répondu par des souvenirs d'enfance, mettant en scène la mère que j'ai connue. À son absence, j'ai répondu par mes propres inquiétudes en regard de ma grossesse et de mon futur rôle de mère. Bref, devant le refus de la vérité à se dévoiler, j'ai répliqué par ce que moi, l'auteure, j'avais de bien réel à opposer à ce vide. Ce vide qui me faisait craindre l'impossibilité du projet de rencontre que j'avais échafaudé.

La nuit, la salle d'attente devient une salle d'absence. Il n'y a personne d'autre que moi dans cette pièce. Les femmes sont rentrées chez elles. Ma mère biologique dort sous un toit qui, comme pour le reste, m'est inconnu. Adossées à leur chaise à cœur de jour, les patientes appartiennent à cette pièce, si bien que même lorsqu'elles sont absentes, le souvenir de leur présence veille à leur place. Me vient alors à l'esprit une expérience réalisée par Sophie Calle. Dans son œuvre ayant pour titre *Fantômes*, l'artiste a demandé à des employés permanents de musées de décrire des œuvres qui avaient été prêtées et dont l'espace qu'elles occupaient était resté vacant. Après avoir recueilli leurs descriptions et leurs dessins, elle les a retranscrits les uns à la suite des autres et remplacé les œuvres en question par cette juxtaposition de témoignages.

Les employés ont dû recourir à leur mémoire pour revoir le tableau à l'endroit où il était. Les impressions qu'ils en ont gardées sont transposées en mots pour cet exercice : certains ont décrit les êtres et les objets peints par l'artiste, certains ont raconté l'histoire mise en scène par l'artiste, d'autres se sont rappelé les couleurs dominantes, et d'autres encore ont évoqué les sentiments que la toile faisait naître en eux. En lisant le résultat, j'ai eu le sentiment qu'il existait autant de tableaux différents que de témoignages recueillis par Sophie Calle. Comparant ensuite les descriptions des tableaux à ces derniers, j'ai constaté que certaines d'entre elles étaient incroyablement précises tandis que d'autres étaient nébuleuses ou carrément fausses.

Quelle importance? La mémoire transforme, efface, embellit, additionne et choisit. Le tableau sur le mur, dans le musée, les lumières éteintes, est aussi insignifiant qu'un peigne oublié sur un bureau. Mais le souvenir que les visiteurs en ont gardé est vivant, lui, et mouvant aussi. C'est à cette œuvre que ressemble présentement ma mère biologique: sur la chaise libre, je vois une silhouette humaine sur laquelle apparaissent les mots qu'on m'a donnés pour la décrire. Qu'est-ce que j'en ferai? J'aimerais m'en défaire plutôt que d'en faire quelque chose. Je me sens prisonnière de ces mots depuis le commencement. Ces mots ne viennent pas de moi et je ne viens pas d'eux non plus. Ma mère biologique n'est pas faite de ces mots choisis par d'autres. Elle est plutôt composée d'absence, de noir et de vide. Une fois que j'en ai évacué les mots, je vois une forme qui me rappelle les marionnettes du théâtre

d'ombre japonais. Enfant et même encore aujourd'hui, ces personnages provoquent chez moi un mélange d'effroi et de fascination. Ma mère biologique est taillée dans l'ombre et le mystère. Ses contours définis rappellent sa présence en ces lieux, mais son centre et son essence me sont interdits et demeurent insaisissables.

« Il est vrai que l'absent est toujours le destinataire de l'écrit. *Sa cause*⁷ », affirme le psychanalyste Pierre Fédida, dans la présentation de son essai intitulé *L'absence*. Le destinataire, je ne sais pas, mais en ce qui a trait à la cause de l'acte d'écrire, l'absent a sûrement son rôle à jouer. Bien que j'aie décrit le processus qui m'a amenée à écrire un récit mettant en vedette ma mère biologique que je ne connais pas, il est fort possible que l'absence de cette femme ait commandé chez moi l'acte d'écrire, bien avant que je ne le décide consciemment. Pourquoi écrit-on? Selon Claude Louis-Combet, l'écriture procède de l'absence. Dans son essai *Du sens de l'absence*, il se penche sur la nature métaphysique de cette absence. Elle renvoie, explique-t-il, à un sentiment d'infinie solitude que l'enfant pressent déjà lorsque son regard se pose sur le monde qui l'entoure. Cette absence est nourrie par le souvenir confus et nostalgique d'une présence fondatrice qui l'aurait quittée. C'est une absence, mais c'est aussi un vide angoissant au creux de l'existence, un manque qui commande l'attente et l'espoir du retour. Il questionne à la fin de son ouvrage la possibilité de réussir une écriture de l'absence. En décrivant cette entreprise, il écrit:

Seule importe l'expérience, dans sa plus grande intériorité – et, si nous en venons à l'écriture c'est parce que celle-ci crée l'espace et l'instrument de l'expérience et qu'elle est, également, la figuration symbolique de l'intériorité. Ainsi sommes-nous au texte comme à nous-mêmes, dans son progrès – ce qui n'exclut cependant ni les ambiguïtés ni les ambivalences ni les faux-semblants de la parole comme du moi. Ce qui cherche alors à s'exprimer, ce n'est pas le contenu d'un discours sur l'absence, mais l'ouverture intime et la secrète intimité d'une pensée qui procède de l'absence⁸.

Une pensée qui procède de l'absence. L'absence, comme un trou creusé dans le sable fin, ne tolère pas de demeurer telle qu'elle est, un vide. Aussitôt que les grains de sable

⁷ Pierre Fédida, *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978, p. 7.

⁸ Claude Louis-Combet, *Du sens de l'absence*, Paris, Les Éditions Lettres vives, coll. «Entre 4 yeux», 1985, p. 50.

s'écarter les uns des autres pour découvrir un nouvel espace, d'autres dévalent la pente et comblent le fond du trou, qui bientôt n'en est plus un. Les mots, les images, puis les histoires, les fantasmes ont depuis toujours rempli les trous creusés par mon adoption. L'absence appelle les fictions; elle les commande.

De l'absence naissent ainsi des figures. C'est en lisant les recherches menées par Bertrand Gervais sur la notion de figure que j'ai en partie compris les raisons pour lesquelles le personnage de la mère biologique était si complexe et si difficile à définir pour moi. Née de l'absence d'un sujet et développée par nécessité de combler un espace vide par celui qui se l'approprie, la figure oscille entre le fantasme et la nostalgie. Alors que le personnage peut être un pur produit de l'imaginaire de l'auteur, la figure présuppose une existence dans le monde réel. Elle apparaît donc en objet de vérité, bien qu'elle demeure à la fois opaque et illisible. Entre présence et absence, elle multiplie les questions à son sujet, cultive des énigmes qui donnent naissance à des histoires, à des interprétations changeantes. Voilà en quelques mots pourquoi Bertrand Gervais en est venu à traiter la figure comme une expérience, parce qu'elle constitue d'abord une relation au monde et à ses signes. En effet, la figure « vient remplir un vide, elle le transforme en signe, lequel peut être manipulé, compris et interprété⁹ ».

Pour apprivoiser l'absence de ma mère biologique et éclaircir ma conception de cette figure, il me faut être capable d'attendre, en faisant taire mon désir de la revoir. À ce propos, Maurice Blanchot fera cette mise en garde : « Tu dois être prudent : une telle figure! Sans loi, c'est l'apparence, mais comme elle est attachée à un point particulier de ce lieu, un point qu'elle rendrait visible si ton désir de la voir ne repoussait tout le reste¹⁰. » Comment ne pas vouloir trop fort la voir apparaître? Comment attendre sans l'attendre? Comme Claude-Louis Combet, Michael Edwards, dans un essai intitulé *Éloge de l'attente*, questionne les différents visages de l'attente en étudiant notamment certaines œuvres majeures de Samuel Beckett et de T.S. Eliot. Dans le chapitre « Attendre sans espoir », Edwards rappelle l'influence de la

⁹ Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 79.

¹⁰ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 29.

religion chrétienne dans la conception de l'attente chez plusieurs. En effet, l'attente du retour du Messie a façonné la conception du monde chrétien. Avec espérance, nous, car je fais partie de ce groupe, sommes tournés vers ce qui vient, alors que le présent nous échappe. Nous connaissons le passé, pouvons y revenir par la pensée, et questionnons sans arrêt l'avenir, le moment présent ne servant qu'à tendre vers un lendemain prometteur. L'absence de la mère sous-entend un espoir de retour, pas toujours conscient ni assumé. Selon la même logique, l'écriture, comme l'attente, présuppose un processus semblable par lequel l'écrivain espère trouver ce qu'il cherche. Il attend alors les bons mots avec une trop grande ferveur qui ne peut que rendre stérile le texte mis en chantier. En étudiant la relation qu'entretiennent attente et histoire, Michael Edwards écrit: « Tout s'empêtre dans l'histoire, perd son "essence", s'éloigne de nous, se fait attendre. En attente devant l'arbre, que nous voudrions tellement être un arbre de vie, nous y voyons déjà les saisons et tous ces mots qui essaient de le saisir tombant comme des feuilles mortes¹¹. »

¹¹ Michael Edwards, *Éloge de l'attente. T.S. Eliot et Samuel Beckett*, Éditions Belin, 1996, p. 35.

Je jette un œil à l'horloge. Par habitude, je présume. Les aiguilles immobiles me rappellent qu'à l'intérieur de ces murs, le temps ne compte pas. C'est probablement une des raisons pour lesquelles je me réfugie ici de plus en plus souvent : pour échapper au temps. Depuis que j'ai un enfant, il est un maître à qui j'obéis au doigt et à l'œil. La routine est si importante pour le développement de l'enfant. Mes journées sont réglées selon l'heure du lever, des boires, des repas, des siestes, des promenades et des changements de couche. La seule chose que je ne compte pas, ce sont mes heures de sommeil en moins. Dans la salle d'attente, tout est différent. Je me demande même en quelle année nous sommes. En 1981? En 2012? Quelque part entre les deux ou partout en même temps?

En étudiant la figure de l'idiot dans le roman *The Body Artist* de Don DeLillo, Bertrand Gervais explique, dans *Figures, lectures*, comment la figure désobéit aux lois temporelles :

Une des caractéristiques des figures est leur capacité de se détacher du cours normal du temps et d'inscrire, en fait, leur propre temporalité. Pour le sujet qui s'égare dans la contemplation d'une figure, le temps se dissout, perd de sa précision et de sa prégnance. Le musement induit par la figure est rêverie, flânerie, un esprit libéré de ses amarres, et qui s'abandonne aux associations libres et au rêve éveillé. Le temps perd de son pouvoir organisateur, l'avant, le pendant et l'après se réunissent dans un flou qui permet le jeu des coïncidences et des associations. La logique de l'imaginaire défie le temps et sa loi. À la consécution, et à sa syntaxe essentiellement linéaire, elle substitue la superposition, voire la démultiplication¹².

Le rapport singulier de la figure au temps explique sans doute pourquoi je n'ai jamais trouvé étrange de me retrouver assise dans la même salle d'attente que ma mère biologique, enceinte de moi 30 ans plus tôt. Cette femme, bien qu'elle soit âgée d'une cinquantaine d'années aujourd'hui, restera toujours pour moi la jeune femme de 18 ans portant un enfant. Il est aussi tout à fait logique qu'enceinte à mon tour, j'établisse des ponts entre ces deux événements de même nature survenus à des époques différentes.

Oser superposer des années a joué un rôle primordial dans mon processus d'écriture. En vertu des exigences de ma pratique d'enseignante et de mon nouveau devoir de mère, je suis

¹² Bertrand Gervais, *op. cit.*, p. 89.

devenue avec le temps une redoutable planificatrice, organisant l'horaire de tout un chacun au quart de tour. J'ai approché l'écriture de la même manière, planifiant des plages horaires pour rédiger, organisant mes idées comme je planifie une séquence d'apprentissage en troisième secondaire. C'est pour cette raison qu'après avoir fait voler en éclats l'ordre chronologique et linéaire du récit, un monde de possibilités nouvelles m'apparaissait soudain. J'ai compris que le récit que j'écrivais se modelait selon la logique, s'il en est une, de mon imaginaire plutôt que selon la logique du réel. J'étais donc libre d'écrire. La figure de ma mère disparue après l'accouchement avait pris naissance il y a 30 ans et m'avait suivie toute ma vie, se muant au fil des époques, selon l'interprétation que j'en faisais. Elle appartenait donc à la fois au passé, au présent et au futur, puisque même lorsque j'aurai cinquante ans, le regard que je poserai sur la jeune femme assise dans la salle d'attente aura changé. Cette interprétation mouvante de la figure est d'ailleurs marquée par mes allées et venues dans la salle d'attente, m'absentant pour aller passer une échographie, pour relater un souvenir ou encore pour inventer une scène, chaque expérience modifiant un tant soit peu le regard posé sur la figure.

Si je pouvais désormais défier les règles du temps dans mon récit, il m'était alors possible de jouer avec la forme de différentes manières. Je me suis donc amusée avec la narration, testant pour la première fois l'écriture de certains passages à la 2^e personne du singulier. Bien qu'il ne s'agisse alors plus pour moi de trouver la vérité sur l'identité de ma mère biologique, je souhaitais tout de même trouver un moyen de laisser entendre au lecteur que j'inventais de toutes pièces certains épisodes intimes de sa vie. J'y suis parvenue en référant à ce personnage à la 2^e personne.

Le « tu », placé à mi-chemin entre les pronoms de la 1^{re} et de la 3^e personnes, permet de mettre en scène une *autre*, tout en établissant clairement l'importance de celle qui écrit dans le choix des actions dictées à ce personnage. À cet effet, Marinella Termite, qui a étudié la question de l'écriture à la 2^e personne à travers les textes de Jean-Marie Laclavetine, écrit ceci : « En effet, le "tu" qui parle, renvoie à quelqu'un d'autre qui le pousse à parler et à dire,

autant que le "tu" qui voit est toujours aux prises avec quelqu'un qui lui indique de voir¹³. » L'emploi de la 2^e personne dévoile donc à la fois des informations sur l'auteur et sur le personnage auquel elle renvoie. C'est comme si je désirais faire voir au lecteur les rouages de mon imaginaire, plus précisément de quelle manière se déploie le processus complexe par lequel, à partir de quelques informations inscrites sur une feuille de papier, une figure prend forme, dans ses moindres détails.

La narration à la 2^e personne pour mettre en scène le personnage d'Élise m'a donné l'idée de pousser plus loin ce concept, en empruntant au genre théâtral pour la création de deux extraits. Roland Barthes, dans *Fragments du discours amoureux*, décrit le phénomène par lequel celui qui attend l'être aimé met en scène son retour. Pour meubler le vide de l'attente, *l'attendant* se joue mille fois les retrouvailles, mettant en scène la rencontre à venir. C'est le moyen que chacun utilise pour ramener par le fantasme l'être aimé absent, pour manipuler l'absence et s'assurer de s'occuper l'esprit. Ces mises en scène tributaires de l'attente orientée vers un sujet, contraire à celle décrite par Maurice Blanchot et Michael Edwards, constitue également une fenêtre qui s'ouvre sur l'imaginaire de son auteure. En filigrane, le lecteur peut lire que tout ceci n'est que fiction.

¹³ Marinella Termite, *L'écriture à la deuxième personne : La voix ataraxique de Jean-Marie Laclavetine*, préface de Marie Thérèse Jacquet, Publications Universitaires Européennes (coll. «PeterLang»), 2002, p. 97-98.

La salle d'attente, la nuit, ne sert à rien. Elle attend. Ses chaises sont délestées du poids des patientes et ses murs peuvent souffler. Silence et obscurité dominant. Moi non plus, je ne sers à rien. Tant que les lumières demeurent éteintes, je ne vois pas ce que j'écris, alors je n'écris pas. Je me promène lentement entre les masses sombres qui jonchent le sol.

En expérimentant une toute nouvelle forme d'attente, j'ai réussi à lâcher prise et même à oublier le projet de rencontre pour lequel j'avais investi tant d'heures et d'énergie. Lâcher prise, littéralement ne plus m'accrocher à rien, m'a permis de suivre la trace laissée par cette figure opaque. Par la fenêtre, au-delà des maisons et de l'horizon, dans mes fantasmes, dans les couloirs de cet hôpital, à la pouponnière, chez elle, dans sa voiture, dans l'ascenseur, derrière une cigarette, dans une chapelle, dans les bras de son père, dans ses souvenirs et dans les miens, dans mon ventre, chez mes parents, dans le miroir, je l'ai suivie partout, en essayant de ne pas me poser de questions et de rester attentive et disponible à la tournure des événements.

La forme qu'a alors prise mon récit s'inscrit dans ce que Bertrand Gervais qualifie de fiction de l'oubli. Le fait que je ne parvienne pas à ramener l'absent comme je l'aurais souhaité met en lumière la double absence qui caractérise mon histoire: absence de la mère et absence de son image et de souvenirs qui s'y rattachent. Cela m'oblige à tourner autour de cette figure, à tenter d'en saisir l'essence, bien que celle-ci demeure impénétrable et mystérieuse. Gervais la compare d'ailleurs à un trou noir – « ce qui absorbe tout et ne remet rien, ce qui écrase jusqu'à la lumière¹⁴. » Que reste-t-il alors à raconter? Comme l'explique Gervais, « les fictions de l'oubli, en tant que récits d'une reconstruction malaisée, superposent donc toujours deux strates, l'une constituée de ce qui s'oublie, et l'autre, de qui oublie. Des strates entremêlées dont les frontières ne cessent de s'interpénétrer¹⁵. » Si l'objet sur lequel se fonde la figure n'est plus le centre d'intérêt, je peux me pencher sur l'oubli qu'a engendré l'absent et explorer ainsi les dédales que ce trou noir a fait naître dans mon imaginaire.

¹⁴ Bertrand Gervais, *La Ligne brisée. Logiques de l'imaginaire – tome 2*, Montréal, Le Quartanier, coll. «Erres essais», 2008, p. 82.

¹⁵ *Ibid.*, p. 82.

J'ai reconnu dans mon parcours erratique la figure du labyrinthe décrite et réinvestie par Bertrand Gervais dans le second tome de *Logiques de l'imaginaire*, intitulé *La Ligne brisée*. Dans le récit que j'écris, les fragments de textes décrivant des allers retours entre la salle d'attente et l'ailleurs, puis entre ma vie et ce qui aurait été la sienne, apparaissent comme autant de lignes tantôt brisées, tantôt continues, qui confèrent un aspect labyrinthique à mon projet d'écriture.

Le labyrinthe s'est aussi déployé autour de ma condition très particulière de femme en train de créer une vie humaine. Il est encore difficile pour moi de saisir tous les impacts engendrés par ma grossesse sur mon processus d'écriture. Ce que je sais par contre, c'est qu'en vivant cette double création, création d'un bébé et d'une fiction, je me suis retrouvée à construire deux entités, un enfant et une mère, qui, à leur manière, m'étaient toutes deux interdites, l'un enfermé à l'intérieur de moi et l'autre, introuvable en dehors de moi. J'avais l'impression que des cercles concentriques partant de mon ventre se multipliaient à l'infini pour établir le pont avec mes racines, que j'imaginai sorties de terre, disparues dans le cosmos. Comme si mon ventre transformait les coups qu'il recevait de l'intérieur en une multitude d'ondes, tel un sonar fouillant le néant. L'image des cercles coïncide avec cette autre phrase provenant de *L'attente l'oubli* : « Attendre, se rendre attentif à ce qui fait de l'attente un acte neutre, enroulé sur soi, serré en cercles dont le plus intérieur et le plus extérieur coïncident¹⁶. »

Cette sensation d'habiter et de parcourir un labyrinthe durant ces mois de création a transformé à mon insu le lieu du récit : l'hôpital, avec ses étages, ses escaliers, ses couloirs, ses chambres et sa salle d'attente, est devenu un véritable labyrinthe, à travers lequel j'ai cherché et suivi ma mère biologique. Je ne savais jamais ce que j'allais trouver au détour du chemin. Le mouvement, plus précisément l'errance que j'ai expérimentée en creusant la double absence de ma première mère, reproduit et à la fois alimente le musement intérieur, moteur de l'attente créatrice. En ce sens, la figure du labyrinthe schématise parfaitement le parcours de l'esprit en état d'attente.

¹⁶ Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 16.

En marchant l'autre jour dans mon nouveau quartier, je me suis rendu compte qu'en arpentant ainsi chacune des rues, qu'en me rendant au travail et en faisant mes courses à pied, je parvenais à m'approprier ce nouveau territoire. De cette manière, il me semble le connaître davantage et faire grandir mon sentiment d'appartenance pour ce quartier. J'ai l'impression qu'en poursuivant mon projet d'écriture, il s'est produit un phénomène semblable. Revenir à cette salle d'attente, à ce moment qui a appartenu au réel et qui a précédé l'abandon, et parcourir les méandres qui, d'une façon ou d'une autre, y ont pris racine, m'ont permis de réaliser sensiblement le même exploit : m'approprier mon histoire, trouver la voix qui est la mienne. En écrivant ces mots, je pense à ce qu'avait le psychiatre Boris Cyrulnik :

C'est pourquoi les enfants abandonnés qui gardent en eux la trace de leur carence affective ont toujours la possibilité d'échapper à cette trace par la parole qui leur permet de remettre en chantier ce souvenir et parfois même de transformer l'histoire de leur vie en œuvre d'art¹⁷.

¹⁷ Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Paris, Hachette Littératures, 1989, p. 85.

Je ne me souviens plus de la raison pour laquelle je suis venue dans la salle d'attente cette nuit. J'ai oublié. Peu importe, le lieu, même si je l'ai visité mille fois, offre toujours un spectacle différent, à condition que je parvienne à y prêter attention. Ces derniers temps, j'ai découvert que me livrer à ce musement favorisait les séances de rédaction subséquentes. Autant dire que ces moments de réflexion non dirigés font désormais partie de l'écriture. Le processus de création commande en effet le même état d'esprit attentif à ce qui est inattendu, insoupçonné. Pour écrire, il faut savoir attendre la suite, en laissant le champ libre aux imprévus. Edwards, auteur de nombreux recueils de poésie, affirme qu'« attendre c'est regarder au dehors, c'est ouvrir l'acte d'écrire à tout le champ du possible¹⁸ ». Pontbriand lui dirait qu'il « faut être ouvert à l'invasion de nos vies et de notre écriture par l'imprévu, le hasard, l'inconnu, l'englobant. Autrement, aucune création n'est possible¹⁹ ». Il est facile de comprendre comment la poésie peut bénéficier d'une telle démarche créative. Tout comme elle, ma prose a eu besoin de rendre aux mots leur autonomie, d'être à l'écoute du sens nouveau qu'ils pouvaient produire une fois disposés les uns à la suite des autres, plutôt que de s'en servir comme de simples outils de traduction. En observant ainsi les mots qui s'alignaient spontanément sur la page, je suis parvenue à poursuivre le travail de recherche que j'avais entamé. Pontbriand écrit que grâce à l'écriture, « un certain visage du monde prend forme et rend possible la connaissance de réalités qui, avant leur expression, ne pouvaient pas être connues. C'est ainsi que l'écart entre le désir de connaître et la connaissance réalisée s'amenuise²⁰ ». Le poète et essayiste attire aussi notre attention sur le fait que l'écriture permet une *co-naissance*, c'est-à-dire que le sens, une certaine conscience du monde, naît des mots qui surgissent. Le travail de recherche s'est donc poursuivi d'une manière que je n'aurais pu imaginer en commençant ce projet, c'est-à-dire par les mots, en suivant leur trace. Pour être bien certaine de ne pas essayer de voir au-delà des mots à venir, pour accepter le rythme dont ni le temps ni moi n'étions les maîtres, j'ai adopté le temps présent pour écrire cette histoire. Je vivais ainsi les différents épisodes en les écrivant, ne

¹⁸ Michael Edwards, *op. cit.*, p. 65.

¹⁹ Jean-Noël Pontbriand, *op. cit.*, p. 23.

²⁰ *Ibid.*, p. 18.

sachant jamais ce que j'allais trouver au terme de l'attente. La méthode de recherche aura été fructueuse, car au bout de ces années de travail, il y aura eu une triple naissance: naissance de mon enfant, naissance d'un récit et naissance d'une voix qui m'est propre, rendue possible grâce à ces dernières.

À l'obscurité de la nuit succèdent les prémisses de l'aube. Derrière la banlieue endormie, une faible lueur annonce le jour naissant. Il me semble pourtant que je viens à peine d'arriver. En attendant, je perds toute notion du temps, comme s'il n'avait jamais été. La promesse de l'aube, pour emprunter l'expression à Romain Gary, me rappelle qu'il me faudra mettre un terme à mon récit, en amorcer la fin.

La toile de Pénélope. C'est ainsi qu'on nomme la tapisserie que tissait Pénélope, l'épouse d'Ulysse dans les textes d'Homère. Durant la longue absence de son mari, elle promet à ses prétendants qu'elle se marierait à nouveau le jour où elle aurait terminé cette toile qui servirait à envelopper le corps de son beau-père. Pour prolonger l'attente, toujours dans l'espoir que son mari revienne, Pénélope défaisait la nuit ce qu'elle avait tissé le jour. De nos jours, l'expression est employée pour désigner un ouvrage auquel une personne travaille inlassablement sans jamais le terminer.

Je comprends Pénélope. Tisser cette tapisserie rend Ulysse un peu plus présent. Les mots que j'écris sont cette toile. Quand j'achèverai le récit, quand je devrai choisir les mots qui seront les derniers de cette aventure, je crains de perdre ma mère à nouveau. Et pourtant, son absence demeure la seule matière tangible que ce projet d'écriture m'aura permis de toucher. Il n'y a pas que ça. Quand on travaille, la promesse de faire encore mieux nous tient. On peut dire que ce n'est pas terminé, que ce n'est qu'un brouillon, et c'est vrai, les idées viennent, des nouvelles. La toile s'agrandit, se raffine. Alors de quelle façon puis-je parvenir à conclure cet ouvrage, pleinement satisfaite du résultat?

Lorsque j'ai appris que j'étais enceinte, puis lorsque j'ai su que le bébé s'accrochait, la naissance de mon enfant s'est imposée comme dénouement à cette histoire. Un nouveau cycle allait alors s'amorcer. Fille, je deviendrais mère à plein temps. Par contre, je ne savais pas comment j'allais transposer cet événement, si mon récit serait fidèle à ce qui était censé se produire au mois de novembre 2012 ou si je le transformerais. Pourquoi mon accouchement et pas le sien? Après tout, notre vie commune a pris fin le jour de ma naissance... Bien que j'aie choisi de superposer les années 1981 et 2012, le personnage de ma mère biologique et la narratrice n'évoluent pas au même rythme. Alors qu'Élise reste

prisonnière du rendez-vous obstétrical du quatrième mois, la grossesse de « je » défile pendant cette matinée. La figure a pris forme dans le passé, à une époque sur laquelle ma conscience qui était alors embryonnaire reste muette. La sombre silhouette de cette mère qui m'a abandonnée est figée dans le temps, alors que moi, j'appartiens au temps présent.

L'exercice d'écrire son accouchement quelques mois après l'avoir vécu est intéressant. Il en est resté certaines perceptions, certains faits marquants, mais la logique de l'imaginaire à laquelle obéit le récit que je suis en train d'écrire s'en est emparée à son tour. J'ai décrit le début des contractions, l'arrivée à l'hôpital, les hurlements des autres patientes, les respirations, la marche et le travail qui avance. Au moment d'écrire la sortie du bébé, l'emploi de la 2^e personne s'est imposé, nous permettant à toutes les deux d'expulser l'enfant et de changer notre vie. Il m'est apparu important d'écrire en peu de mots, en donnant peu de détails, cet événement bouleversement qui appartient aux milliards de femmes qui ont souffert pour donner la vie.

« L'écriture est une transmission, celle qui assure le relais entre ce qui vient de se terminer et ce qui est sur le point de commencer²¹ », écrit Bertrand Gervais. C'est ce qui s'est produit finalement. Une fille devient mère en concevant une fille qui devient mère à son tour. Par le processus de l'écriture il me semble avoir rétabli cette connexion entre les racines et les branches. On dira alors que les mots sont la sève qui parcourt le tronc et donne vie à cette histoire.

²¹ Bertrand Gervais, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire – tome I, op. cit.*, p. 44.

Je replace le peigne rose à l'endroit exact où je l'ai trouvé. Je fais le tour de la pièce, une dernière fois. Même si ma mémoire en gardera la trace et que je pourrai y revenir comme bon me semblera, je ne le ferai pas. Je crois avoir réussi à sortir ma mère biologique de cette salle et avoir appris ce que signifie « attendre ». Bertrand Gervais dit de l'attente que « son début et sa fin sont une seule et même chose²² ». Dans une attente réflexive, c'est-à-dire un état d'attention flottante dont le sujet n'a pas établi à l'avance l'objet sur lequel celle-ci devait se poser, on revient toujours à notre point de départ : attendre. De la même manière, mon récit se termine dans une salle d'attente où courent de jeunes enfants. D'une salle d'attente à une autre, la narratrice affirme à la toute fin ne pas avoir revu Élise depuis le jour de l'accouchement. « Je n'ai pas revu Élise depuis que mon fils est né. Ce jour-là, j'ai cru reconnaître sa silhouette, immobile au bout du couloir, pendant que moi, je m'éloignais. » Il n'est pas écrit que ma mère biologique disparaît, mais bien qu'elle se tient au loin, sans bouger. Elle est avant tout pour moi une figure appartenant à mon imaginaire, il n'est pas question de la faire disparaître, seulement de rappeler la place qu'elle occupait avant, pendant et celle qu'elle occupera encore longtemps après mon récit. Une présence continue dans mon angle mort, un regard que je veux posé sur moi, même si ce regard provient de l'absence. Comme écrit Gervais, « effacer une figure, et c'est l'imaginaire tout entier qui se rétracte²³ ». J'ai compris, par ce travail d'écriture, la place qu'occupe la figure de ma mère biologique dans mon imaginaire.

Avant de quitter, je vais m'asseoir à sa place un instant. De la fenêtre j'aperçois le quartier où habitent mes parents. Je suis fière du chemin parcouru depuis le premier jour où je suis entrée dans la salle d'attente. Je n'aurais jamais cru qu'écrire cette histoire me transformerait autant. En me butant à des obstacles, j'ai appris, au cours des dernières années, à désapprendre, à déconstruire, à désordonner, à déraisonner et à désespérer, tout le contraire de ce que je savais faire. Dans un ouvrage collectif réfléchissant à la pratique du roman, Dominique Fortier reprend l'image de la bâtisse d'ombre, empruntée à Jean Giono dans le roman *Que ma joie demeure*, pour illustrer l'objectif ultime du roman.

²² Bertrand Gervais, *La Ligne brisée. Logiques de l'imaginaire – tome II, op. cit.*, p. 89.

²³ Bertrand Gervais, *Figures lectures. Logiques de l'imaginaire – tome I*, p. 234.

Le roman n'est pas un monument flamboyant qu'on élève en plein soleil, mais cette autre construction, secrète, souterraine presque, qui s'élabore à son propre rythme et selon ses exigences, dont on ne peut vraiment distinguer les contours que par l'ombre ou le reflet qu'elle projette sur autre chose et qui, pour le lecteur comme pour l'écrivain, n'est tout à fait visible qu'une fois qu'elle est achevée – et encore, seulement si l'on sait où regarder... Là résident toute la difficulté, et la joie, et l'impossible défi que pose éternellement le roman au romancier : construire une bâtisse d'ombre avec des pierres²⁴.

Je suis parvenue à travailler avec les mots, comme on bâtit une structure avec des pierres. J'ai laissé les ombres se chevaucher, courir sur les murs et gagner du terrain. Par la salle d'attente, par l'absence, par le visage opaque de celle qui m'a donné la vie, par mes mains ouvertes et immobiles, par la vie qui grandissait en moi, et aussi par le silence, les mots ont afflué. Avec eux, j'ai commencé une recherche qui n'est pas prête d'être terminée. « La seule trace, au fond, que l'on peut à la fois suivre et consigner est celle de l'écriture sur la page blanche²⁵. »

²⁴ Dominique Fortier, «Moi aussi, je voudrais devenir rabbin», dans Daunais Isabelle et Ricard François (dir. publ.), *La Pratique du roman*, Montréal, Boréal, 2012, p. 17.

²⁵ Henky, Danièle, «Bosco : traces dans l'écriture ou écriture de la trace», sous la direction de Pierre-Marie Beade, Jacques Fantino et Marie-Anne Vannier, *La trace. Entre absence et présence*, Actes du colloque international de Metz, Paris, Éditions du Cerf, octobre 2004, p.81.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

Barthes, Roland, *Fragments du discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, 280 p.

Blanchot, Maurice, *L'attente l'oubli*, Paris, Gallimard, 1962, 121 p.

Calle, Sophie, *Fantômes*, Actes Sud, 2000, 55 p.

Cyrulnik, Boris, *Sous le signe du lien*, Paris, Hachette Littératures, 1989, 319 p.

Dillard, Annie, *En vivant, en écrivant*, traduit de l'américain par Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « 10/18 », 1996, p. 81.

Edwards, Michael, *Éloge de l'attente. T.S. Eliot et Samuel Beckett*, Éditions Belin, 1996, 121 p.

Ernaux, Annie, *L'écriture comme un couteau : entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Éditions Stock, 2003, 155 p.

Fédida, Pierre, *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978, 332 p.

Fortier, Dominique, «Moi aussi, je voudrais devenir rabbin», dans Daunais Isabelle et Ricard François (dir. publ.), *La Pratique du roman*, Montréal, Boréal, 2012, p. 9-24.

Gervais, Bertrand, *Figures, lectures. Logiques de l'imaginaire – tome I*, Montréal, Le Quartanier, coll. «Erres essais», 243 p.

——, *La Ligne brisée. Logiques de l'imaginaire – tome 2*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2008, 207 p.

——, *L'imaginaire de la fin. Logiques de l'imaginaire – tome 3*, Montréal, Le Quartanier, coll. «Erres essais», 2009, 232 p.

Gervais Bertrand et Lemieux Audrey (dir. publ.), *Perspectives croisées sur la figure. À la rencontre du lisible et du visible*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Approches de l'imaginaire », 2012, 303 p.

Grenier, Louise, *L'absence de la mère. Retrouver le lien perdu avec soi*, Montréal, Les Éditions Quebecor, 2011, 287 p.

Henky, Danièle, « Bosco : traces dans l'écriture ou écriture de la trace », sous la direction de Pierre-Marie Beaude, Jacques Fantino et Marie-Anne Vannier, *La trace. Entre absence et présence*, Actes du colloque international de Metz, Paris, Éditions du Cerf, octobre 2004, p. 63-84.

Huston, Nancy, *Journal de la création*, Paris, Seuil, 1990, 352 p.

Jacob, Suzanne, *Écrire Comment Pourquoi*, Éditions Trois Pistoles, 2002, 84 p.

——, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, 146 p.

Louis-Combet, Claude, *Du sens de l'absence*, Paris, Les Éditions Lettres vives, coll. « Entre 4 yeux », 1985, 66 p.

Pontbriand, Jean-Noël, *L'écriture comme expérience : entretiens avec Michel Pleau*, Québec, Le Loup de Gouttière, 1999, 139 p.

TERMITE, Marinella, *L'écriture à la deuxième personne : La voix ataraxique de Jean-Marie Laclavetine*, préface de Marie Thérèse Jacquet, Publications Universitaires Européennes, coll. « Peter Lang », 2002, 221 p.

Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, trad. de l'anglais par Clara Malraux, Paris, Éditions 10/18, 2008, 171 p.

Œuvres littéraires

Auster, Paul, *L'invention de la solitude*, trad. de l'américain par Christine Le Boëuf, Actes Sud, 1988, 295 p.

Hémon, Louis, *Maria Chapdelaine*, Illustrations de Clarence Gagnon, Art Global et Libre Expression, 1980, 205 p.

Laferrière, Dany, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009, 288 p.

Turcot, François, *Derrière les forêts*, Taillon, La Peuplade, 2008, 76 p.